

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments: /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>



1880

L'ALBUM DES FAMILLES

JOURNAL MENSUEL

Littérature, Histoire, Beaux-Arts, Archéologie, Biographies, Voyages et Légendes.

UN MORCEAU DE
MUSIQUE
CHAQUE MOIS

Les lettres doivent être adressées à M. l'Administrateur de l'Album des Familles, à Ottawa.

CINQUIÈME ANNÉE.

OTTAWA
1er Aout 1880.

ABONNEMENT

\$2 par An,
PAYABLE D'AVANCE

Les lettres d'argent doivent être enregistrées.

SOMMAIRE

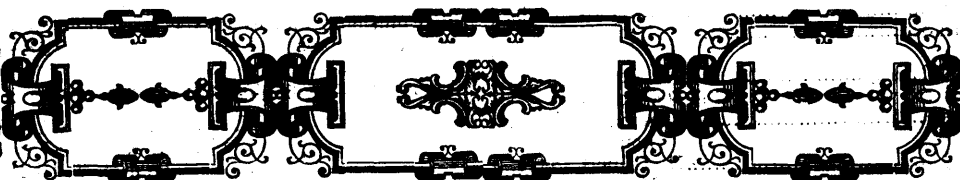
	PAGES
Grande Célébration de la Fête Nationale des Canadiens-Français du Canada et des Etats-Unis, à Québec, le 24 juin 1880.....	337
Messie.—Sermon de Mgr. Ant. Racine.....	338
PROCESSION.—Ordre du défilé des Sociétés.....	348
BANQUET.—Discours du Gouverneur-général.....	352
Discours de Mgr. l'Archevêque de Québec.....	353
Discours de M. J. P. Rhéaume.....	354
Discours du Juge M. A. Plamondon.....	356
Discours de l'hon. M. Chapleau.....	358
Discours de l'hon. M. Landry.....	360
Discours de M. Charles Thibault.....	363
Discours de M. Ferd. Gagnon.....	376
CONVENTION NATIONALE.—Compte-rendu remis.....	378

Maximes et Pensées.....	378
Notre Prime.....	379
Une Réflexion.....	379
Lazaret de Tracadie.....	379

MUSIQUE.—Mon Cœur et ma Rose.....	380

Noces d'Or du Rév. Messire Boucher.....	382
Noces d'Or de la Révérende sœur Thibobeau.....	382

Mémorial Nécrologique.....	384
Bulletin des Annonces—Sur le Couvert.	



Liste des Agents.

Les personnes dont les noms suivent sont autorisées à recevoir le prix de l'abonnement à l'*Album des Familles*.

PROVINCE DE QUÉBEC.

VILLES.

Québec.....	M. Etienne Légaré, No. 378, rue Saint-Joseph, Saint-Roch.
Montréal.....	M. Ignace Saint-Amour, No. 314, rue Amherst.
Trois-Rivières.....	M. P. L. Hubert, Notaire.
Notre-Dame de Lévis.....	M. Elzéar Bédard, M. de P.
Rimouski.....	M. Alph. Couillard.
Sherbrooke.....	M. F. X. Desève.
Sorel.....	M. J. O. Weilbrenner, jr.
Saint-Jean Dorchester.....	M. Jean Bourguignon.
Saint-Hyacinthe.....	M. Louis H. Taché, jr.
Chicoutimi.....	M. Alf. Godin,

CAMPAGNES

Arthabaskaville.....	M. Aimé Dion.
Kamouraska.....	M. P. C. Dupuy.
Joliette.....	M. Albert Gervais.
La Patrie, (Compton).....	M. Régis R. Dumoulin.
Longueuil, (Chambly).....	M. F. X. Valade, Notaire.
Lotbinière.....	M. Maxime Lemay.
Maskinongé.....	M. Joseph Déziel.
Rivière du Loup (en Haut).....	M. L. T. Rivard.
Rivière du Loup (en Bas).....	M. Victor Chamberland.
Sault-au-Récollet, (Hochelaga).....	M. J. B. Beauchamp.
Sainte-Anne Lapocatière.....	M. Geo. L'Évêque.
Saint-Charles, (Bellechasse).....	M. P. P. Dalaire.
Saint-Eustache, (Deux-Montagnes).....	M. Daniel Ethier.
Saint-Henri de Lauzon.....	M. G. Roy.
Saint-Hugues, (Bagot).....	M. E. Lafontaine.
Saint-Joseph de Lévis, Village de Bienville. } St. David de l'Auberivière. }	MM. Paulet et Lemieux, de N. D de Lévis.
Saint-Nicholas, (Lévis).....	M. Louis Fréchette, jr., (Bas de la paroisse.)
Saint-Romuald, (Lévis).....	M. Joseph Fortin.
Sainte-Rose, (Laval).....	M. A. E. Léonard.
Saint-Tite, (Champlain).....	M. J. N. Baist.
Wotton, (Wolfe).....	M. J. H. C. Lajoie.

NOUVEAU-BRUNSWICK.

Shippagan, (Gloucester).....	M. Henri A. Sormany.
------------------------------	----------------------

MANITOBA.

Saint-Boniface et Winnipeg.....	M. A. A. Larivière
---------------------------------	--------------------

ÉTATS-UNIS.

Albany, (N. Y.).....	M. Gilbert J. Léveilly, 15, North Lansing Street.
Biddeford, (Mass.).....	M. L. N. Chartier.
Burlington, (Vermont).....	M. Israël Couture. (P. O. Boîte 538.)
Central Falls, (R. I.).....	M. Zoël Choquette.
Chicago, (Ill.).....	M. Louis Vézina, No 309.—13th Place.
Chicopee (Mass.).....	M. Geo. P. Benoit. (P. O. Boîte 434.)
Chicopee Falls, (Mass.).....	M. Wilfrid St. Amour.
Cohoes, (N. Y.).....	M. Joseph Desrosiers.
Danielsonville, (Conn.).....	M. J. T. Bréault.
Détroit, (Michigan).....	M. Ed. Racicot.
Fall River, (Mass.).....	M. F. H. Benoit, (P. O. Boîte 51.)
Hebron, (Mass.).....	M. N. Blais.
Holyoke, (Mass.).....	M. Anthime Bourdon.
Jeffersonville } et } (Mass.).....	M. Louis Demers, (P. O. Boîte 33.)
Holden.....	M. Thomas Lacroix, boulangier.
Hudson, (Mass.).....	M. Gilbert Perry (P. O. Boîte 273.)
Keene, (N. H.).....	

Lawrence, (Mass.).....	Dr. Joseph Desmarais, M. D. 126, Lowell Street.
Lowell, (Mass.).....	M. J. L. Lapiere, (P. O. Boîte 192.)
Malone, (N. Y.).....	M. Joseph Ménard.
Manteno, (Illinois).....	M. L. A. Towner.
Manchester, [N. H.].....	M. Michel E. Lussier, 841, Elm Street.
New-York.....	M. Arthur Lamontagne, Bureau du <i>Courrier des États-Unis</i> .
North Adams, (Mass.).....	M. A. N. Gélinau. Agent d'Assurance.
North Grosvenordale, (Conn.).....	M. L. P. Lamoureux,
Northampton, (Mass.).....	M. A. Ménard, No. 146, Chene Street.
Spencer (Mass.).....	M. Feorge Fontaine, fils, (P. O. Boîte 678.)
Rochester, (N. Y.).....	M. Gustave Thibodeau, Mo. 9, Marshall Street.
Salem, (Mass.).....	M. Jules Bouchard, 5, Prince Street.
Putnam (Conn.).....	M. Hector Duvert.
St. Albans, (Vermont.).....	Dr. G. Thibault, M. D.
Troy, (N. Y.).....	M. L. Lauzon,
Webster (Mass.).....	M. Christopher Dubé. P. O. Boîte 433.
West Rutland, (Vt.).....	M. Napoléon Léonard.
Willimantic, (Conn.).....	Rév. F. DeBruycker.
Winooski, (Vermont.).....	Dlle. Sophie Dolbec.
Worcester, (Mass.).....	M. P. J. Martin, [P. O. Boîte 685.]
Woonsocket, et Manville, } (R. I.).....	M. C. Thétreault, (P. O. Boîte 552.)

PARIS, (FRANCE.)

A la Librairie Religieuse de M. A. Sauton,
41, rue du Bac.

HISTOIRE ILLUSTRÉE

DES

INSTITUTIONS CHARITABLES DU CANADA.

DEPUIS LEUR FONDATION JUSQU'À NOS JOURS.

La première livraison de cet Ouvrage est en vente aux bureaux de l'*Album des Familles*, à raison de **25 centins** seulement.

Ce bas prix a été adopté, afin de faire écouler plus activement l'Ouvrage. Chaque livraison renfermera environ 150 pages.

On prie les personnes désireuses d'encourager cette Publication à faire l'achat de suite de cette première livraison, afin de fixer le chiffre du tirage des livraisons futures.

S'adresser par lettre à

STANISLAS DRAPEAU,
OTTAWA.

INSTITUTEUR DISPONIBLE.

Un Instituteur Diplômé pour Ecole Académique,

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE-LAVAL,

Ayant plusieurs années d'expérience dans l'enseignement, pouvant enseigner le Français et l'Anglais, désire obtenir une situation.

Pour plus amples informations s'adresser à

M. le Professeur LACASSE,
à l'École Normale-Laval, Québec.
ou à M. T. DUBÉ,
Amqui, comté de Rimouski, P. Q.

Abonnement.

Cette REVUE paraît le 1er de chaque mois, par cahier de 48 pages, double colonne. Le prix de l'abonnement est fixé comme suit :

CANADA.....\$2.00
ETATS-UNIS.....\$2.00
EUROPE.....\$3.00

(Payable d'avance.)

Les lettres d'argent devront être enregistrées.

DIEU—PATRIE



DES

FAMILLES

Administration

Tout ce qui concerne la rédaction ainsi que la correspondance se rattachant aux abonnements, envoi d'argent, annonces, etc., etc., doit être adressé franc de port à M. l'Administrateur de l'Album des Familles, à Ottawa.

Un morceau de Musique paraît chaque mois.

Littérature, Histoire, Beaux-Arts, Biographies, Voyages et Légendes

CÉLÉBRATION

DE LA

FÊTE NATIONALE

DES

Canadiens-Français du Canada et des
Etats-Unis

A

QUEBEC

LE 24 JUIN 1880.

Au seul cri de la Patrie, on voit les membres éparés de la grande famille franco-canadienne répondre à l'appel, en venant de tous les lieux pour se retremper dans une même pensée d'amour et d'affection mutuelle



H! c'était un grand et beau spectacle que celui de voir toute une population ainsi réunie, ne respirant que la joie et l'allégresse la plus vive.

La ville avait revêtu ses habits de fêtes; partout on ne voyait que drapeaux, oriflammes, banderolles, arches de triomphe, emblèmes de tous genres, qui faisaient présager un grand événement, celui de l'affirmation d'un peuple qui, malgré bien des embarras, est resté fidèle à ses institutions, à sa langue et à sa foi.

Ce déploiement populaire, qui n'était rien autre chose qu'une revue pacifique

de nos forces nationales, n'a déplu à aucune des autres origines, puisque tous ont subi l'influence de cette fête, en fermant les ateliers et magasins, et se portant même sur le théâtre de la démonstration. Aussi rien ne manquait pour en faire ressortir la grandeur, et tout le monde, protestants et autres, a été frappé de l'ordre admirable, du recueillement profond qui a régné surtout durant la célébration de la messe, sur les Buttes à Neveu, au lieu même où se livra le mémorable combat du 13 septembre 1759, où s'immortalisèrent à jamais les généraux Wolfe et Montcalm!

C'est durant le saint sacrifice de la messe, répétons-le, que le caractère religieux du peuple canadien a éclaté à tous les yeux avec une force extraordinaire, en voyant cette immense assemblée agenouillée autour de l'autel, plongée dans le plus profond recueillement de la prière.

Quoique nos lecteurs, pour la plupart, ont pris connaissance des compte-rendus de la presse quotidienne, nous avons cru qu'il serait agréable aux abonnés de l'Album des Familles de conserver comme Souvenir Historique tout ce qui se rattache à cette grande Fête Nationale, et que la forme de notre publication porte à conserver ces riches documents, que nous glanons partout où ils se trouvent consignés.

PROGRAMME DES DÉMONSTRATIONS.

La Messe.

Un coup de canon tiré à huit heures par l'artillerie annonça que la messe allait commencer.

Sur l'endroit le plus élevé des Buttes à Neveu, une plateforme de 220 pieds sur 80 avait été érigée par MM. Perrin et Bourgeault, entrepreneurs, d'après les plans de MM. Berlinguet et Taché, architectes. Six gradins conduisent à l'autel, placé au centre, et abrité d'un pavillon de 50 pieds de hauteur. Un espace de plus de 50 pieds carrés est réservé au clergé, autour de l'autel.

Une frise entoure le pavillon et porte l'inscription suivante : *Fuit homo missus a Deo, cui nomen erat Joannes*, etc., etc. Sur le devant on voit le monogramme du Christ surmonté de la Tiare, puis autour les monogrammes de la Vierge, de Saint-Jean-Baptiste, ainsi que les symboles des trois vertus théologiques.

Le pavillon est ouvert de tous côtés pour permettre au public de voir le célébrant, de toutes les parties du terrain. De cet endroit, la vue s'étend de tous côtés, à une grande distance, et le coup d'œil est magnifique. La scène défie toute description.

Un dais recouvre en entier ce pavillon au-dessus duquel se déroule au vent plusieurs drapeaux et oriflammes.

Les plis des drapeaux fleurdelisés français et anglais se confondent. Les mats disparaissent sous les feuillages de la soie et l'or.

Mgr. l'archevêque Taschereau, assisté du Révd. M. Langevin, G.-V. de Saint-Germain de Rimouski, et de M. l'abbé Auclair, curé de la Basilique, officiait.

Sous le pavillon où se disait la messe, aux places d'honneurs, on remarquait Mgr. Lafèche, Mgr. Racine, Mgr. Guay, Son Honneur le lieutenant-gouverneur, l'hon. M. Robitaille et Madame Robitaille, et le Lt. Sheppard, A.D.; le président de la société Saint-Jean-Baptiste, M. Rhéaume, Madame et Melle. Rhéaume; l'hon. M. Langevin; le juge Routhier et sa dame; Son Honneur le maire, M. Brousseau; M. Claudio Janet, le comte de Foucault, les hon. MM. Chapleau, Ross, Starnes, Robertson, Loranger et Turcotte; l'hon. juge Taschereau et Madame Taschereau.

Une garde d'honneur des Zouaves Pontificaux Canadiens, portant le Drapeau de Carillon et celui de l'Union Allet, environnaient l'autel.

M. l'abbé Marois agissait comme maître des cérémonies.

Un chœur puissant composé de toutes nos sociétés musicales, avec accompagnement de fanfares, sous la direc-

tion de M. Gustave Gagnon, a chanté le *Kyrie* et le *Gloria* de la messe royale harmonisée et un *Tantum ergo* sur un air russe.

Un chœur nombreux de plain-chant, sous la direction de M. Et. Légraré, maître-chantre à la Basilique, répondait à l'unisson au chant harmoniste.

Au moment solennel de l'Élévation, il y eut une salve d'artillerie.

La messe étant finie, Mgr. Racine, Evêque de Sherbrooke, qui était le prédicateur de la circonstance, s'avança sur la marche de l'autel, et s'exprima comme suit :

Souviens-toi des anciens jours, pense à chacune des générations : interroge ton père, et il te le racontera ; interroge tes ancêtres, et ils te le diront.

(DECR., XXXII. 7.)

MESSEIGNEURS, (1)

MES FRÈRES,

Lorsque, depuis son berceau, un peuple croyant a marché, sous l'œil de Dieu, dans la voie qui lui a été tracée, il lui faut, pour exprimer la reconnaissance qui remplit son âme, des fêtes nationales, où les espérances de la patrie de la terre s'unissent à celles de la patrie du ciel dans la même joie et dans les mêmes cantiques. Alors, le peuple se reporte, avec un noble orgueil, vers les souvenirs du passé pour trouver ce qui a fait sa force et sa gloire ; il se réunit dans ses temples ; il fait profession de sa foi ; il offre à Dieu un tribut solennel de religion publique, pour reconnaître son empire et proclamer ses droits suprêmes : les élans de sa joie et de sa reconnaissance sont à la fois religieux et patriotiques. Ces fêtes de la Religion et de la Patrie sont saintes et dignes d'un peuple chrétien.

Honneur à la Société Saint-Jean-Baptiste de Québec qui, dans le but de promouvoir les intérêts les plus chers de notre société, a organisé et réuni cette grande Convention de toutes les sociétés nationales Canadiennes-françaises, dans la cité de Champlain !

(1) Sa Grandeur Mgr. E. A. Taschereau, Archevêque de Québec; Mgr. L. F. Lafèche, Evêque des Trois-Rivières.

Honneur à la Société Saint-Jean-Baptiste qui a inscrit sur ses bannières ces deux mots que nous devons graver dans nos cœurs : Religion, Patrie !

Vous avez noblement répondu à son appel ; vous êtes venus avec joie de toutes les paroisses du Canada, et jusque des parties les plus reculées de l'Acadie et des États-Unis.

Lève-toi, dans ta beauté et dans ta gloire, noble cité de Champlain !
"Lève autour de toi tes yeux, et vois : tous ceux-ci, tes enfants, se sont rassemblés ; ils sont venus de loin."

"Ouvre tes portes à tes fils ; ils sont l'œuvre de ta main de Dieu pour le glorifier. Elargis l'enceinte de tes tentes, et étendis les peaux de tes tabernacles ; n'épargne rien pour t'agrandir ; allonge tes cordages, et affermis les pieux qui les soutiennent." (2)

Venez avec vos insignes, vos chars allégoriques, avec vos nombreuses et brillantes bannières ; entrez avec joie dans ce vieux Québec où chaque pierre est un témoin des anciens jours ; venez le premier, vous qui êtes le digne représentant de notre très Gracieuse Souveraine ; venez, Pontifes, entourés de l'élite du clergé, vous dont toute la joie est de voir vos enfants marcher dans les sentiers de la vérité et du devoir ; venez, vous qui êtes préposés par l'autorité pour rendre la justice, et vous, législateurs, qui siégez dans les assemblés où s'agitent les plus grands intérêts de la nation ; venez, nobles enfants de la France catholique, venez, grands et petits, riches et pauvres ; venez, familles canadiennes dont la foi est toujours restée vierge de toute erreur : à l'aspect du spectacle majestueux que vous présentez, à vous voir si nombreux et si recueillis, les montagnes qui entourent d'une magnifique couronne la cité de Champlain tressaillent d'allégresse, et tous les arbres du pays battent des mains : *Montes exultatis sicut arietes, et colles sicut agni vivum : et omnia ligna regionis plaudent manu.*

Société de Saint-Jean-Baptiste de Québec, et vous, sociétés-sœurs du Canada, de l'Acadie et des États-Unis, je vous salue par ces paroles du Psalmiste : *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum.* (3). Ah !

(2) Isaïe, LIV, LX.

(3) Ps. CXXXII, I.

que c'est une chose bonne et agréable que des frères soient unis ensemble ! qu'elle est belle cette harmonie des esprits et des cœurs, dans la confession d'une même foi, sous l'autorité de l'Eglise de Dieu, la colonne et le soutien de la vérité ! Qu'elle est admirable cette union du peuple canadien qui ne forme qu'un seul cœur et qu'une seule âme : *Cor unum, anima una !* (4)

Du haut du ciel, qu'ils ont mérité par l'héroïsme de leurs vertus, les saints et les martyrs de notre patrie, suspendant un instant les célestes mélodies de leurs concerts, répètent avec nous les paroles du saint roi : " Ah ! que c'est une chose bonne et agréable que des frères soient unis ensemble ! "

Mais quel est le but de cette imposante manifestation ? Pourquoi sommes-nous venus ?

Nous ne sommes pas venus pour faire de la politique ; nous sommes venus pour le service d'une cause plus noble et plus haute, pour nous recueillir sous la main de Dieu.

Nous sommes venus réciter tous ensemble, pendant le saint sacrifice de la messe, le symbole de la Foi, ce *Credo* qui a passé sur les lèvres de vos ancêtres, ce *Credo* catholique que les Apôtres ont recueilli de la bouche de l'Homme-Dieu, que les martyrs de notre patrie ont scellé de leur sang, et que nous avons appris sur les genoux de nos mères chrétiennes.

Nous sommes venus dans le but " de nous unir pour contribuer au développement matériel, intellectuel et moral de la nation, de conserver parmi nous le culte du passé, l'amour de notre belle langue, de nous rappeler les événements dramatiques de notre histoire, et de graver dans notre mémoire les noms des grands citoyens qui ont aimé et servi la patrie." (5)

Descendants des premiers colons qui n'ont jamais séparé l'amour de l'Eglise de l'amour de la Patrie, nous venons avant tout faire un acte de foi et de patriotisme.

Pour faire ressortir la beauté et la grandeur de cette fête nationale où les nobles traditions des aïeux se mélangent avec la majesté et la foi, je m'efforcerai de répondre à ces trois questions :

(4) Act., IV, 32.

(5) Manifeste de la S. S. J.-Bte. de Québec, 14 octobre 1879.

Quelle a été la vocation du peuple canadien-français ?

Le peuple canadien a-t-il été fidèle à sa vocation ?

Que doit-il faire pour suivre la voie que Dieu lui a tracée ?

L'histoire de notre pays nous découvrirait les desseins de la Providence sur nos destinées, et nous indiquerait la route à suivre. " Interrogez vos pères, et ils vous diront ces choses ; consultez vos ancêtres, et ils vous les raconteront " : *Memento dierum antiquorum, interroga patrem tuum et annuntiabit tibi, majores tuos et dicent tibi.*

I

Le peuple canadien a-t-il été fidèle à sa vocation ?

Dieu, dont l'empire est souverain et universel, disposait en maître des nations, lorsqu'il disait à son Fils : " Tu es mon fils, je t'ai engendré aujourd'hui ; demande-moi, et je te donnerai les nations pour ton héritage. " (6) Par cette parole, la plus puissante et la plus efficace, le Fils de Dieu a obtenu l'empire de tous les peuples, il a étendu sa puissance jusqu'aux extrémités de la terre.

Il a partagé le monde en peuples divers, et il leur a laissé la liberté de choisir la route qu'ils devaient parcourir. Mais à chaque nation, comme à chaque individu, il a imposé une mission. " Cette mission, c'était d'accepter sa loi proposée à leur libre arbitre, de l'aimer, de la conserver, de la défendre, de la propager, d'en faire le fond de leurs mœurs et de leurs institutions, d'user même de leurs armes, non pour l'imposer, mais pour la préserver et la tirer de l'oppression, en assurant à tous les hommes le droit de la connaître et de s'y conformer librement..... La vocation des races chrétiennes, c'est de répandre la vérité, d'éclairer les nations moins avancées vers Dieu, de leur porter, au prix du travail et au hasard de la mort, les biens éternels, la foi, la justice, la civilisation. " (7)

Celui qui, du haut des cieux, a tous les cœurs dans sa main, préparait de grandes choses, lorsqu'à la fin du quinzième siècle, il inspirait à Christophe Colomb l'idée de découvrir le conti-

ment américain. Un monde nouveau, plus grand que l'ancien, s'ouvre à l'Évangile et à la civilisation.

L'élan est donné ; les explorateurs européens paraissent sur toutes les côtes de l'Atlantique et du Pacifique ; le célèbre navigateur de Saint-Malo, Jacques-Cartier, plus hardi que ses prédécesseurs, remonte le Saint-Laurent jusqu'aux lieux qui alors avaient noms Stadacona et Hochelaga.

Quel a été le principal motif des rois de France, en jetant les bases d'une colonie au Canada ? Se glorifiant du titre de rois très-chrétiens et de Fils aînés de l'Église, ils ont eu pour but premier de christianiser et de civiliser les peuples qui vivaient plongés dans la nuit de l'infidélité. Aussi le premier acte de Cartier, en posant le pied sur la terre canadienne, est d'en prendre possession au nom de la Religion. Il plante une croix ; sur cette croix il grave ces mots : " Vive le Roi de France ! " Par cet acte solennel, Jacques Cartier proclame l'alliance avec Dieu : c'est l'heure de la prédestination du peuple canadien. (8)

À la naissance de ce peuple nouveau, les enfants des bois, dans leur étonnement, durent se dire les uns aux autres, comme autrefois les habitants de la Judée, à la naissance de Jean-Baptiste, entourée de tant de prodiges : Quel sera l'avenir de ce peuple ? *Quis putas puer iste erit ?* D'où viennent ces hommes nouveaux ? Que nous présage ce signe mystérieux élevé au milieu de nos forêts silencieuses ? Ah ! s'ils avaient pu lire dans l'avenir, ils auraient vu ce peuple marcher comme Jean-Baptiste devant la face du Seigneur, pour lui préparer les voies, pour éclairer ceux qui sont assis dans les ténèbres et l'ombre de la mort ; (9) ils auraient vu la croix briller non-seulement au-dessus des bourgades de Stadacona et d'Hochelaga, mais encore sur les points les plus reculés des deux Amériques, et sur les rivages des deux Océans.

Mais comment ce peuple nouveau réalisera-t-il, sous une forme sociale, l'alliance avec Dieu ?

(8) Jacques-Cartier fit planter, en 1534, sur la pointe de l'entrée du bassin de Gaspé, une croix de trente pieds de haut avec cette inscription : Vive le Roi de France ! Les sauvages contemplèrent longtemps ce signe mystérieux.

(9) St. Luc, I, 76 et 79.

(6) Ps. I, 7 et 8.

(7) Lacordaire.

Le Seigneur qui donne à qui il veut son esprit de prévoyance et de sagesse, choisit un homme dont le cœur est ouvert aux grandes découvertes et aux entreprises hardies. La Saintonge est la patrie de ce sage, de ce héros, de ce chrétien digne de ce nom glorieux. Ame ardente et pleine de foi, noble cœur prompt à l'exécution des entreprises les plus difficiles, à quelle œuvre, dans le domaine de l'histoire de la découverte de l'Amérique, son nom ne se trouve-t-il pas mêlé ?

Pour s'exercer aux grandes choses qui doivent immortaliser son nom, il visite les îles Canaries, la Guadeloupe, Saint-Domingue et Cuba; il pénètre jusqu'à la capitale du Mexique et Portobello, alors le grand entrepôt de l'Amérique du Sud et de l'Amérique Centrale. C'est à Portobello que l'illustre navigateur conçoit l'idée de relier par un canal l'Océan Atlantique à l'Océan Pacifique.

Son projet de faire de la côte de l'Atlantique la base de la puissance française dans le Nouveau-Monde; l'opinion émise à la fin du seizième siècle de percer l'Isthme de Panama, vous disent assez l'intelligence de ses observations, la largeur de ses vues, l'audace de ses entreprises.

Jetant sur l'avenir un regard de prophétique sagesse, confiant dans le secours d'En Haut, il décide M. de Monts "de s'aller loger dans le fleuve Saint-Laurent, à cent trente lieues de son embouchure." C'est là, au cœur du pays, qu'il veut créer une France Nouvelle.

Heureux celui qui, au début d'un si grand ouvrage, suit la droiture de son cœur! Heureux celui qui "mettant le salut d'une âme au-dessus de la conquête d'un empire," proclame hautement "que les rois ne doivent désirer "étendre leur domination sur les peuples idolâtres, que pour les soumettre "à Jésus-Christ." (10)

Quel est donc le nom de cet homme de génie qui apparaît au berceau de la colonie française, dont l'œuvre forte et durable resplendit de la gloire la plus pure? Son nom s'échappe de toutes vos lèvres, il est gravé dans vos cœurs reconnaissants. Nommer Samuel de Champlain, c'est nommer la foi, le courage, le zèle, la sagesse: c'est nommer

(10) Maxime de Champlain.

le Père de notre pays, le Fondateur de Québec, le plus grand homme d'état de notre patrie.

Suivez par la pensée le noble Champlain explorant et étudiant le vaste pays dont il veut enrichir le royaume de France; voyez avec quel coup d'œil sûr il fixe le chef-lieu de sa colonie naissante sur la pointe de Québec (11), "sur ce superbe promontoire, au bord d'un fleuve majestueux et profond, au milieu des principales tribus de la grande famille Algonquine!" (12)

Contre l'ennemi commun, le féroce Iroquois, il fait alliance avec les principales nations, qui habitent les environs de Québec, les terres de l'Acadie, les bassins du Saguenay et du Saint-Maurice, les rives de l'Ottawa et du lac Huron; il explore les pays de l'Ouest, et trente ans avant l'arrivée de M. de Maisonneuve, il désigne le site de la florissante ville de Montréal.

Homme de guerre, Champlain commande l'armée de ses alliés, livre bataille aux Iroquois, non pour leur imposer la loi de l'Évangile, mais pour assurer aux nations amies le droit et la liberté de recevoir le baptême. Sur le champ de bataille du lac Champlain, il affermit, il scelle de nouveau, en présence des tribus alliées, l'alliance de la Religion et de la Patrie.

Chrétien, comme Charlemagne et saint Louis, il veut que la religion occupe dans la nouvelle patrie la première place, parce que seule, par son influence salutaire, elle peut donner à un peuple naissant des assises durables. Dès 1615, il amène avec lui les premiers missionnaires. (13)

Quittez votre belle patrie, premiers apôtres du Canada; venez prêcher l'Évangile et éclairer les peuples qui marchent dans les ténédres de la nuit; venez, par le saint sacrifice, faire couler sur ce sol encre infidèle, le sang de la sainte Victime. En tête s'avancent les humbles disciples de saint François d'Assise et à leur suite les généreux enfants de Loyola. (14)

(11) Fondation de Québec, en 1608.

(12) Laverdière, Histoire du Canada.

(13) Les Pères Récollets: Denis Jamay, Jean Dolbeau, Joseph le Caron, et le Frère Pacifique Duplessis.

(14) Les premiers jésuites destinés aux missions du Canada furent les Pères Charles Lalemant, Ennemond Massé et Jean de Brébœuf; ils étaient accompagnés de deux Frères, Frère François et Frère Gilbert. Ils arrivèrent à Québec en 1625.

“Qu'ils sont beaux sur les montagnes, les pieds de ceux qui annoncent la paix ! O Sion ! on entendra la voix de tes sentinelles ; elles s'écrieront toutes ensemble, elles éclateront en cantiques de louanges, parce qu'elles verront de leurs yeux le moment où le seigneur convertira Sion. O déserts ! retentissez d'allégresse ; tous ensemble éclatez en cantiques de louanges : le Seigneur a racheté son peuple par la force de son bras.” (15)

Vous le voyez, les premières pages de notre histoire proclament hautement que la mission du peuple canadien français est l'extention du règne de Dieu, et la conversion des nations sauvages qui dormaient dans la nuit de l'infidélité.

Ce grand fait est lumineux comme le soleil qui embrase et illumine de ses rayons la ville de Québec. Dès le berceau de notre patrie, l'action de Dieu apparait éclatante et admirable, et les efforts de l'enfer pour détruire l'œuvre de Dieu en feront mieux comprendre la merveilleuse grandeur.

La Religion préside à l'œuvre, la bénit, la dirige par la foi de Jacques Cartier et de Samuel de Champlain, par le zèle de ses missionnaires, par la pureté de ses vierges, par le dévouement héroïque de ses enfants. La voie est préparée à celui qui vient, au nom du Seigneur, pour consacrer et consolider l'œuvre commencée : *Benedictus qui venit in nomine Domini.* (16)

II

Le peuple canadien a-t-il été fidèle à sa vocation ?

Nos pères ont été appelés de Dieu à rendre trois témoignages à la vérité, à confesser publiquement leur foi, en face de l'infidélité, de l'hérésie et de la révolution.

Cette sainte alliance de la Religion et de la Patrie, inaugurée sur son berceau, va s'affermir et se perfectionner par ceux que Dieu a choisis pour l'exécution de ce grand ouvrage.

Champlain avait laissé une mémoire éternelle de sa foi et de sa sagesse ; ses successeurs se distinguèrent par leur zèle pour les intérêts de la religion et de la patrie. (17) Dès 1635, le collège

(15) Isaïe, LII.

(16) St. Jean, XII, 13.

(17) Champlain mourut à Québec, le jour de Noël 1635.

des Jésuites fut fondé par René Routhault, fils aîné du marquis de Gama-che, et quatre ans après la mort de Champlain, deux monastères s'élevèrent sur le promontoire de Québec. La duchesse d'Aiguillon se charge de la fondation de l'Hôtel-Dieu ; madame de la Peltrie consacre ses biens et sa personne à la fondation du monastère des Ursulines.

A Ville-Marie, l'Hôtel-Dieu est fondé grâce à la générosité de Madame de Bullion, au zèle persévérant de Mademoiselle Mance, à la protection de M. Olier (18). En face de l'enclos de l'Hôtel-Dieu, dans une pauvre étable, la Vierge de Troyes commence à exercer ses fonctions d'institutrice en faveur des enfants (19). Saintes institutions qui touchent à tous les intérêts de la société civile et religieuse, et qui font produire en abondance les fleurs et les fruits des plus sublimes vertus.

Pendant que l'Italie, la France et l'Espagne donnent à l'Eglise saint Charles Borromée et saint Philippe de Néri, saint François Régis, saint François de Sales et saint Vincent de Paul, saint Ignace de Loyola et sainte Thérèse, le Canada produira, à son tour, des fleurs de pureté angélique comme Marie de l'Incarnation et Marguerite Bourgeois, Melle Mance, Madame Youville et Mademoiselle LeBer. Quels parfums de vertus héroïques s'élèvent de ces sanctuaires, glorieux monuments de la foi et de la piété, où se sont succédé tant de saintes servantes de Jésus-Christ !

Sept ans après la mort de Champlain, le 17 mai 1642, l'illustre de Maisonneuve prenait possession de l'île de Montréal et fondait cette florissante cité qui fait aujourd'hui l'honneur de la patrie et l'admiration des étrangers. Entreprise plus que hardie que la patrie reconnaissante doit à la piété de Jérôme le Royer de la Dauversière, et à la foi d'un grand serviteur de Dieu, le vénérable M. Olier, fondateur de la compagnie de Saint Sulpice. L'héroïsme des premiers apôtres du Canada révèle toutes les idées du sacrifice, de l'oblation des âmes pour l'amour de Jésus-Christ.

(18) Fondé le 17 mai 1642, par Melle. Jeannie Mance.

(19) Congrégation de Notre-Dame, fondée le 16 novembre 1657.

Le plus grand témoignage d'amour que Dieu puisse donner aux nations infidèles, c'est de les appeler à la lumière de la foi. L'heure du salut est arrivée pour les peuples sauvages, du Canada, assis à l'ombre de la mort. Tout ce vaste pays était comme un champ funèbre où les morts ensevelissaient les morts. Le caractère farouche des sauvages du Canada, leur indépendance au milieu des vastes forêts, présentaient des obstacles presque insurmontables à l'action de l'Évangile. Mais rien ne peut ébranler le courage des premiers apôtres de notre pays : " C'est à qui ira aux lieux les plus éloignés et les plus dangereux. Voici leurs souhaits : Allez, nous sommes ravis que vous alliez dans un lieu d'abandonnement, oh ! plutôt à Dieu qu'on vous fende la tête d'un coup de hache ! Ils répondent : Ce n'est pas assez, il faut être écorché et brûlé ; souffrir ce que la férocité des plus barbares peut inventer de plus cruel. Nous souffrirons tout cela de bon cœur, pour l'amour de Dieu et le salut des sauvages. " (20)

Voici donc la lutte qui commence. Pleins d'une sainte ardeur, les apôtres du Canada entrent en lice avec l'infidélité. La croix à la main, ils pénètrent dans les lieux les plus reculés, ils ouvrent des sillons de lumière à travers les ténèbres profondes qui couvrent le pays, annonçant partout la bonne nouvelle de l'Évangile. A leur voix, ces peuples sauvages s'arrêtent, écoutent la parole du missionnaire, courbent leurs têtes orgueilleuses et indociles devant la croix de Jésus-Christ, ils demandent le baptême. Le nom du Seigneur devient grand parmi ces peuples ; il se fait dans ces solitudes comme un immense concert de louanges, de prières, de cantiques.

" Mais quel est celui qui vient avec tout l'appareil de la beauté, de la grandeur et de la force ? C'est celui qui parle pour la justice, c'est celui qui protège pour donner le salut. " (21)

C'est Brébeuf (22) à la tête de ses compagnons, empourprés de la gloire du martyr ; ce sont les soldats, les martyrs de Jésus-Christ, laïcs et missionnaires, français et sauvages " qui

lavent leurs étoles dans le sang de l'Agneau ", (23) en signant de leur sang le témoignage qu'ils rendent à la vérité de la Religion ; c'est Daulac et ses seize compagnons qui donnent leur vie pour le Christ, et pour sauver la colonie menacée d'une destruction complète. (24)

Ces actes de dévouement religieux pour la conversion des infidèles nous transportent aux premiers siècles de l'Église, où combattaient et triomphaient en mourant les généreux soldats de Jésus-Christ. Le sang des martyrs alluma dans toutes les âmes un zèle ardent pour la foi, et Dieu, se laissant toucher par ces agréables holocaustes, répandit sur le pays ses plus abondantes bénédictions

Mais le sang du martyr, le zèle de l'apôtre, l'immolation des épouses de Jésus-Christ, le courage du guerrier, la sagesse de l'homme d'état, le travail et le dévouement du colon, ne suffisent pas pour former un peuple catholique ; il faut de plus l'action créatrice de l'épiscopat.

A qui Dieu réserve-t-il ce grand travail ? Dieu le connaissait : il le prit dans une très noble et très illustre famille (25) ; " il lui donna le sacerdoce de son peuple ; il fit avec lui et avec sa race une alliance éternelle qui durera comme les jours du ciel. " (26)

Dès son arrivée, Mgr de Laval comprit ce qu'il fallait de puissante énergie pour triompher des obstacles : l'œil ouvert sur l'avenir, il s'entoure d'hommes capables, par leurs vertus et leurs talents, de le seconder ; il fonde le Séminaire de Québec, institution vénérable, mère féconde des établissements du même genre qui ont été, avec lui, les sauveurs de nos institutions. (27)

Elle est belle et sublime la mission que Jésus-Christ lui a confiée. Travailler à la sanctification des âmes, à

(23) *Laverunt stolas suas in sanguine Agni*, Apoc., VI, 14.

(24) Au printemps de 1660, Daulac et ses seize compagnons arrêtaient au-dessous du saut de la Chaudière, l'armée iroquoise qui menaçait Montréal et Québec.

(25) François de Montmorency de Laval de Montigny, naquit à Laval le 30 avril 1623. Il mourut à Québec le 6 mai 1708.

(26) Ecclés., LV.

(27) Au mois d'avril 1663, Louis XIV, roi de France et de Navarre, donna par lettres patentes son approbation à l'établissement du Séminaire de Québec.

(20) Marie de l'Incarnation.

(21) Isaïe, LXIII.

(22) Martyre des Pères Brébeuf et Lallemant, les 16 et 17 mars 1649.

l'exercice du culte, à l'administration des sacrements, à la conversion des infidèles, tel est l'objet continuel de sa sollicitude et le noble but de ses travaux. Par l'impulsion énergique de son épiscopat, l'infidélité est partout attaquée, et les ténèbres de la barbarie fuient devant la lumière de l'Évangile. Il a donné à notre patrie les trois éléments de sa force : la foi, la science, la charité.

Ses successeurs sur le siège de Québec continuent son œuvre avec une maturité active et calme, un esprit d'ordre et de discipline admirable : sentinelles infatigables, ils veillent à toutes les voies, protègent la cité et sauvent le peuple. Pour les seconder, le Canada eut ses gouverneurs dévoués aux intérêts de la religion et du pays, un clergé admirable par ses vertus, ses magistrats intègres, ses hommes de guerre, ses vierges, ses colons, ses découvreurs. C'étaient le chevalier de Montmagny, M. de Maisonneuve, le marquis de Tracy, l'intendant Talon, M. de Courcelles, le comte de Frontenac, le marquis de Montcalm. Pendant que Joliet et Marquette découvrent le Mississipi, que Cavalier de la Salle achève cette importante découverte, Sainte-Hélène, d'Iberville, Maricourt et Hertel se couvrent de gloire et rendent à la patrie les services les plus signalés. Tous sont fidèles à suivre la route tracée par le premier pasteur ; hommes grands par la foi, grands par le courage, grands par le dévouement. "Spectacle vraiment grand ! Deux forces se disputent le pays : les Barbares et l'Eglise ; les Barbares pour prendre, et l'Eglise pour sauver ; les Barbares tuent et détruisent, l'Eglise relève et vivifie ; aux Barbares la mission d'expiation et de vengeance, à l'Eglise, la mission de salut et de civilisation, et à Dieu l'honneur de ces grandes choses." (28)

Telle est l'œuvre accomplie par Mgr de Laval et ses successeurs ! Telle est aussi la cause heureuse de la fidélité de nos pères à conserver l'alliance de la Religion et de la Patrie. Grâce à cette puissante influence de l'épiscopat, notre pays eut la gloire de grandir et de se fortifier dans la foi. La preuve est sous nos yeux : contemplez votre belle patrie, où la société religieuse et

la société civile, naturellement unies et inséparables comme l'âme et le corps, marchent avec une parfaite harmonie, et se prêtent un mutuel appui. Jetez les yeux sur la paroisse canadienne : vous y trouvez l'église où Dieu habite ; la famille chrétienne soumise à la foi, appliqué aux bonnes œuvres ; les écoles où les petits enfants sont instruits et élevés dans la crainte de Dieu ; le couvent et l'hôpital où des anges de pureté et de dévouement instruisent la jeunesse et consolent les affligés ; près de l'église cathédrale, les séminaires, les collèges, qui préparent l'avenir de la patrie ; au faite de l'édifice, l'épiscopat canadien gardant soigneusement le dépôt de la foi, dont toutes les pensées s'élèvent vers ce siège auguste où Pierre est assis, et d'où lui viennent l'autorité et le dévouement.

Aussi, lorsque les jours de deuil et d'infortune arriveront, lorsque, malgré les brillantes victoires de Carillon, de Beauport et de Sainte-Foye, Québec, le dernier rempart et la dernière ressource de la patrie, tombera au pouvoir du vainqueur, et que la blanche bannière de France ne flottera plus sur la cité de Champlain, nos pères seront prêts à soutenir un autre combat. Le peuple canadien estimera sa foi plus que les richesses, les honneurs, les décorations que lui offrira le vainqueur ; il prouvera sa fidélité à son nouveau souverain, à la défense de Québec, en 1775, et sur les champs de bataille de Châteauguay et de Lacolle, mais jamais l'hérésie ne pourra le faire dévier de la noble voie que ses ancêtres lui ont tracée. La piété de nos pères n'a point défailli, et leur postérité se conserve dans l'alliance divine : *quorum pietates non defuerunt, et in testamentis stetit semen eorum.* (29)

Au fort de la lutte, un autre Laval, homme de parole et d'action, puissant par son autorité épiscopale, et plus encore par la sainteté de sa vie, d'une prudence consommée, d'un zèle brûlant, mais sagement contenu, prendra en mains les intérêts de Dieu et de son peuple, se fera l'intrépide défenseur des droits de l'Eglise et de la cité. Tout le peuple s'incline avec amour devant l'immortel Plessis, combat avec lui pour conserver la patrie pure de toute

(28) Cardinal dom Pitru.

(29) Ecclès., LIV, 10, 12

erreur. Sa vie peut se résumer dans ces courtes paroles : Plessis a aimé l'Eglise, et il s'est livré pour elle : *Dilexit ecclesiam et tradidit se ipsum pro ea*. (S. Paul, aux Ephésiens, v. 25.)

Voici des faits qui se sont passés sous nos yeux. Dieu demande un troisième témoignage; ce n'est pas assez que le peupl. canadien confesse sa foi en face de la fidélité et de l'hérésie, Dieu demande qu'il fasse une profession de foi éclatante et solennelle en face de la Révolution.

Assise en reine sur la plupart des trônes de l'Europe, la révolution se préparait depuis vingt ans, dans le silence des loges, avec une persévérance diabolique, à commettre son dernier attentat. Rome est menacée; le chef auguste de la chrétienté a besoin de défenseurs. La cause du Pontife-Roi, qui n'est autre que celle de la liberté et de la civilisation, trouva de magnanimes vengeurs. La France et la Belgique, l'Irlande et la Pologne, l'Angleterre et les Etats-Unis, l'Espagne et la Hollande, envoyèrent au secours de l'immortel Pie IX des milliers de vaillants soldats.

La flamme sacrée n'est pas éteinte dans notre patrie: se souvenant des exemples de leurs ancêtres, animée d'un amour sincère pour l'Eglise, l'élite de la jeunesse canadienne court spontanément à la défense des frontières de l'Etat pontifical. Levez-vous, enfants du Canada: traversez les mers; offrez votre sang pour la plus noble et la plus sainte des causes; lutez pour la justice et le salut de votre âme: "*agonizare pro justitia, pro anima tua*" (30). Non, jamais mission plus haute ne s'offrit à un peuple chrétien.

"Soldats, écrivait Saint-Bernard aux défenseurs armés de l'Eglise, partez sans crainte, et montrez-vous intrépides à poursuivre les ennemis de la croix du Christ. C'est à vous qu'il appartient de dire: Soit que nous vivions, soit que nous mourions, nous sommes au Seigneur (31). Que de gloire pour vous, si vous revenez victorieux du combat! que de félicité pour vous si vous tombez martyrs dans le combat! car si ceux-là sont heureux qui meurent dans le Sei-

gneur, combien plus ceux qui meurent pour le Seigneur." (32)

Soyez donc bénis, enfants de la patrie; vous avez donné un grand exemple; votre dévouement à la plus noble et à la plus sainte des causes est un gage d'espérance pour notre pays. Et qui plus que vous étaient dignes de former une garde d'honneur au drapeau de Carillon, "et de le porter haut et ferme au milieu des pompes triomphales de cette solennelle démonstration."

Ainsi, par la grâce de Dieu, le peuple canadien-français a été fidèle à sa mission; il a connu, aimé, servi et confessé la vérité en face de l'infidélité, de l'hérésie et de la révolution.

III

Que devons-nous faire pour continuer cette alliance de la Religion et de la Patrie, pour suivre la voie que Dieu nous a tracée?

A cette question la réponse est facile; elle est écrite à toutes les pages de notre histoire nationale. Interrogez vos pères, et ils vous diront: qu'en dehors du principe religieux, il n'y a point de vie pour nous.

Il me semble entendre vos ancêtres vous dire avec cette franchise chrétienne qui ne connaît ni flatterie ni détonr: Canadiens-français, vos intérêts se confondent avec vos devoirs, cherchez votre salut et votre gloire dans les voies de la vérité; soyez toujours fidèles aux principes et aux traditions qui seuls peuvent vous éloigner de l'abîme. C'est dans la foi catholique, et dans elle seulement, que vous trouverez la vraie autorité et la vraie liberté. Soyez unis dans votre foi, comme vous êtes unis dans votre nationalité; gardez les fortes convictions, les bonnes habitudes de vos aïeux; gardez la langue dans laquelle vos pères ont prié, que vous avez apprise sur les genoux de vos mères. Là est votre grandeur, votre force, votre salut.

Soyez dévoués à la chose publique; ne vous laissez pas séduire par le luxe et par l'amour des jouissances matérielles.

Le luxe est la plaie de nos villes et de nos campagnes; il est une des premières causes de l'émigration à l'étranger; il est la ruine des familles et des peuples. Après avoir empoisonné les

(30) Ecclés., IV, 33.

(31) Rom., XIV, 8.

(32) *De laude novæ militiæ*,

sociétés du vieux monde, il menace d'envahir toutes les classes de notre bon peuple de nos villes et de nos campagnes. Hélas! il ne réussit que trop; déjà il est l'assaisonnement de toutes les modes, de tous les festins, de tous les plaisirs, de toutes les fêtes; par son subtil poison, il corrompt les mœurs, il enivre les cœurs, il agite toutes les mauvaises passions. il détruit toutes les économies, grandes et petites; tout cela avec d'autant plus de facilité qu'il se fait passer pour innocent, comme l'ami de la bonne société.

L'économie, au contraire, est pour les familles et pour les peuples la source de la richesse. Soyez économes de vos biens; gardez la terre de vos ancêtres: le patrimoine est le soutien et la vie des familles. Mettez des bornes à votre ambition; soyez contents du sort que la Providence vous a fait, n'aspirez pas à monter au-delà de vos forces.

"N'échangez pas les usages et les coutumes de vos ancêtres contre des importations étrangères qui ne les vaudraient à aucun égard: quand les fils commencent à rougir du vêtement de leur père, ils sont bien près de ne plus savoir respecter son nom. C'est pour vous le moment de vous retremper dans votre foi, afin d'y puiser la force de résister à l'assaut des fausses doctrines et du mauvais exemple." (33).

C'est le moyen de vivre heureux, et d'éviter pour vous-mêmes de grands désastres. Il en serait de vous comme des Moabites, auxquels le Seigneur disait dans sa colère par la bouche de Jérémie: "Mon cœur gémit sur Moab, comme la flûte des jours de deuil; parce qu'ils ont fait au-delà de ce qu'ils pouvaient, c'est pour cela qu'ils ont péri (34).

Interrogez vos ancêtres, et ils vous le diront. Vos pères ont été missionnaires, colons et soldats. Ils ont aimé leur pays, ils l'ont défendu avec héroïsme, ils se sont attaché au sol, ils l'ont arrosé de leurs sueurs et de leur sang. Que de travaux, que de vertus, que de courage il a fallu à vos pères pour faire la patrie ce qu'elle est aujourd'hui. Tout ce vaste continent a été le théâtre de leurs exploits.

Fils de laboureurs, restez dans cette

maison où vos grands parents ont souri sur votre berceau, dans ce sanctuaire que la croix protège, où vous avez goûté les joies pures et saintes de la famille; ne prêtez pas l'oreille à ceux qui cherchent à vous dégoûter de cette terre du Canada que vous devez considérer comme une mère et une nourrice commune. "Les hommes que Moïse avait envoyés pour reconnaître la terre promise et qui en avaient dit du mal, furent mis à mort devant Dieu" (35).

Contemplez les immenses territoires que votre pays offre à votre activité, à votre courage, à votre patriotisme. Quoi! vous, les enfants du sol, vous quitteriez le sol de la patrie, vous faibliriez à la tâche de vos pères? Ne voyez-vous pas que, dans quelques années, ces terres que vous désertez, seront occupées par des milliers d'immigrants étrangers qui y trouveront le pain et la liberté?

Je ne suis pas prophète, mais je ne crois pas me tromper en disant que, avant longtemps, la plupart de ceux qui ont quitté leur pays, éprouveront des regrets amers. Il me semble entendre cette immense lamentation qui s'élèvera un jour, et bientôt, de ces familles que l'imprévoyance, le luxe, le manque d'économie, ont détournées de la voie glorieuse de leurs ancêtres.

Pardonnez-moi si ce sentiment triste et pénible se mêle à la joie que j'éprouve en célébrant avec vous les gloires de la patrie. Il faut dire la vérité, la dire hautement, et ne pas nier le mal immense que le peuple canadien-français se fait à lui-même.

Devons-nous perdre courage? Non, au contraire: cherchons le remède, et travaillons tous à arrêter ce courant d'émigration qui nous affaiblit, en diminuant et en éparpillant les forces vives de la nation. Dieu a ses desseins, qui nous sont cachés. "On ne voit goutte, on marche à tâtons, et quoiqu'on consulte des personnes très éclairées et d'un très bon conseil, pour l'ordinaire, les choses n'arrivent point comme on les avait prévues et consultées. La façon avec laquelle Dieu gouverne ce pays y est toute contraire." (36)

(35) Nombres, XIV.

(36) Marie de l'Incarnation, Lettre CVI.

(33) Mgr Freppel

(34) Jérémie, XLVIII, 36.

Ne désespérons pas toutefois : Dieu a fait les nations guérissables ; il est fidèle à son serment ; il n'abandonne jamais un peuple qui lui reste fidèle. Comme nos ancêtres, ayons foi à la Providence ; quelque terrible épreuve que nous puissions subir, soyons toujours fidèle à notre vocation, et n'oublions jamais qu'il nous restera toujours Dieu et l'Eglise.

Notre espérance est en Dieu, dans l'unité religieuse qui fait du peuple canadien un seul homme. Nos espérances se fondent sur l'action ferme et paternelle de l'Episcopat, sur le dévouement du clergé, sur les sentiments chrétiens gravés dans tous les cœurs ; elles reposent sur tous ces hommes d'élite, croyants et consciencieux qui, dans les positions les plus élevées, mettent leurs talents et leur énergie au service de la Religion et de la Patrie ; sur la prière et la pureté de nos vierges, sur le dévouement des Frères des Ecoles chrétiennes, sur le patriotisme éclairé de nos maisons d'éducation, sur toutes ces âmes pures et saintes qui ne manqueront jamais à notre pays.

Et ces espérances ne peuvent que s'affermir lorsque nous arrêtons notre pensée sur cette grande institution qui porte le nom immortel de Laval. Dieu nous a donné l'Université Laval pour rallumer et développer le flambeau de la science dans notre patrie ; il a mis cette grande Institution dans nos mains pour fournir à toutes les intelligences désireuses de se livrer à la culture des sciences, des lettres et des arts, l'occasion et l'opportunité de s'en rendre facilement maîtresses. Le Saint-Siège l'a sanctionnée par sa voix souveraine : l'Episcopat la protège ; tous ceux qui aiment leur pays la désirent grande et forte.

Le vénérable Séminaire de Québec, marchant sur les traces de son saint fondateur, a édifié seul, sans le secours d'autrui, cette Université pour laquelle il a consacré plus d'un million de piastres.

A la jeunesse studieuse du pays, il offre ses précieux musées, ses riches bibliothèques, ses cours publics, ses facultés, ses prix et ses bourses fournis par la munificence de ses bienfaiteurs.

Une maison qui s'impose de tels sacrifices n'a-t-elle pas droit au respect, à la reconnaissance, au généreux concours de tous les hommes de bien ?

N'a-t-elle pas surtout le droit de demander qu'on ne l'empêche pas de poursuivre l'œuvre éminemment religieuse et patriotique qu'elle a si bien commencée ?

Saluons donc de nos vœux et de nos espérances cette Université dont la foi est la base solide, et le bien des âmes le but glorieux : elle est l'espoir et l'honneur de notre patrie.

Mais ne séparons pas, dans notre admiration et dans notre reconnaissance, les deux plus grands noms de notre histoire : Champlain et Laval ! Inscrivons-les en lettres d'or au sommet de nos édifices ; gravons-les dans nos cœurs reconnaissants. Le premier a été le fondateur de la cité ; le second, son bienfaiteur et son sauveur.

“ Ouvre tes portes éternelles,
 “ Gloire, couronne ces héros,
 “ Et que tes pages immortelles
 “ Gardent à jamais leurs brillants travaux.
 “ Soleil ! qui vis sur nos parages
 “ Mourir ces deux héros français,
 “ Tu vois aujourd'hui nos rivages
 “ Couverts des fruits de leurs bienfaits.
 “ Sur les bords de la jeune France.
 “ O Laval ! ton nom respecté,
 “ S'élève comme un phare immense
 “ Rayonnant d'immortalité.
 “ Et de la croix et de l'épée
 “ Ces deux champions glorieux
 “ Font briller, dans notre épopée,
 “ L'éclat de leurs noms radieux,
 “ Que notre voix sonore
 “ Sache redire encore
 “ Et la gloire et les bienfaits
 “ De ces deux héros français ! (37)
 “ Vive Laval ! Vive Champlain !

Moïse, âgé de cent vingt ans, voulant, comme dernière consolation, assurer un long avenir de prospérité aux enfants d'Israël, leur fit renouveler la promesse d'être fidèles au Seigneur.

Il assembla devant lui tous les anciens, selon leurs tribus et leurs docteurs, et il prononça en présence de toute l'assemblée, les paroles de son dernier cantique :

“ Ecoutez, ô cieus, ce que je dis :
 “ que la terre entende les paroles de
 “ ma bouche.

“ Que ma doctrine croisse comme la
 “ pluie sur l'herbe, et comme les gouttes
 “ d'eau sur le gazon.

“ Parce que j'invoquerai le nom du
 “ Seigneur ; rendez gloire à notre Dieu.

“ Les œuvres de Dieu sont parfaites,
 “ et toutes ses voies sont justes : Dieu
 “ est fidèle, et sans aucune iniquité ;
 “ il est juste et droit.

(37) Paroles d'Octave Crémazie.

" Souviens-toi des anciens jours, pense à chacune des générations ; interroge ton père, et il te le racontera ; tes ancêtres, et ils te le diront.

" Quand le Très-Haut divisait les nations, quand il séparait les enfants d'Adam, il établit les limites des peuples.

" Mais la part du Seigneur fut son peuple, Jacob la corde de son héritage.

" Le Seigneur le trouva dans une terre déserte, dans une vaste solitude, il le conduisit par divers chemins, et il l'introduisit, et il le garda comme la prunelle de son œil.

" Le Seigneur seul fut son guide ; il l'a établi sur une terre élevée, afin qu'il mangeât les fruits des champs, le beurre du troupeau, le lait des brebis et la moelle du froment.

" Et il termina tous ses discours, parlant à tout Israël ;

" Et il leur dit : Appliquez vos cœurs à toutes les paroles que je vous certifie aujourd'hui, afin que vous enjoigniez à vos fils de les garder et de les pratiquer, et d'accomplir toutes les choses qui sont écrites dans cette loi." (38)

Héritiers de la foi de nos ancêtres, soyons aussi les héritiers de leurs vertus. Aimons notre patrie ; aimons-la d'un amour sincère et véritablement élevé ; soyons des citoyens dont elle n'ait pas à rougir, dont elle puisse au contraire se glorifier, soyons chrétiens dans tous les actes de la vie publique, comme dans toutes les circonstances de la vie privée ; obéissons toujours à la loi de Dieu, soyons toujours fidèles à Jésus-Christ, dévoués à son Eglise, et nous serons les dignes enfants de Champlain et de Laval.

Mais, M. F., dans cette grande fête nationale, n'oublions pas de faire monter vers le ciel nos ardentés prières pour l'Eglise dans ses épreuves, et pour Notre Père bien-aimé, Léon XIII, le glorieux captif du Vatican.

Puissent nos vœux et nos prières hâter l'heure de la joie, de la délivrance et du triomphe : " Que le Seigneur le conserve, le vivifie, le rende heureux, et ne le livre pas au pouvoir de ses ennemis." "*Dominus conservet eum, et vivificet eum, et beatum faciat eum in terra, et non tradat eum in animam inimicorum ejus*" (39).

(38) Dent., XXXII.

(39) Prière de l'Eglise

Implorons tous ensemble la bénédiction de Dieu sur notre patrie.

O vous, très digne et très vénéré Métropolitain qui, sur le siège archiepiscopal de Québec, tout imprégné des souvenirs et des vertus des Laval, des Saint-Valier, des Briand et des Plessis, combattez le bon combat et par la sûreté de la doctrine et par l'autorité de votre exemple, faites descendre, par vos présentes supplications, les bénédictions de Dieu sur notre patrie bien-aimée.

Que le Très Saint Cœur de Jésus règne sur elle par la toute puissance de sa grâce et de son amour, et que tous ses enfants soient tout à lui en ce monde et dans l'éternité. Ainsi-soit-il.

Après le sermon, Mgr. Taschereau annonce au public qu'en réponse à un télégramme adressé la veille par le président de la Société Saint-Jean-Baptiste au Pape Léon XIII. Sa Sainteté avait répondu par le télégramme suivant :

" Le Pape envoie sa bénédiction apostolique à la Société Saint-Jean-Baptiste et à tous les Canadiens-Français

" CARDINAL NINA."

Après des hourras demandés par le président de la société en l'honneur de Léon XIII, l'Angleterre et la France, la procession a commencé à se former.

Procession.

La procession était nombreuse et comptait plus de vingt corps de musique. Les différentes sections ont défilé dans un ordre admirable et nous ne pouvons certes avoir trop d'éloges pour ceux qui ont prévu aux détails toujours si difficiles d'une organisation. M. J. N. Duquet, le commissaire-ordonnateur, a su démontrer une grande habileté dans la direction et la marche de la procession, et qui avait eu le soin de s'assurer d'aussi puissants et d'aussi zélés auxiliaires que M. Louis Drolet et les messieurs qui agissaient comme sous-commissaires-ordonnateurs de la fête, et dont nous regrettons d'ignorer en ce moment les noms (1).

(1) Nous publierons ces noms, ainsi que ceux des personnages allégoriques, dans l'*Album illustré* qui doit paraître dans quelque temps.

Voici dans quel ordre défila la procession :

La Cavalerie du Cercle Frontenac, en grand costume, avec char allégorique, bannière et insignes.

Le grand maréchal,

Les élèves des Frères des Ecoles de Saint-Jean et de Saint-Roch de Québec, représentants : 1o. Equipage de l'*Émérillon*, précédé d'un drapeau ; 2o. Equipage de la petite *Hermine*, avec drapeau ; 3o. Un char contenant Jacques-Cartier et l'équipage de la grande *Hermine* ; 4o. Un char dans lequel figure la Cour de François Ier.

Société Saint-Jean-Baptiste de Saint-Sauveur avec bannière, insignes et corps de musique.

L'Union Saint-Joseph.

Les Zouaves Pompiers de Saint-Sauveur, avec char, etc.

La Société des Bouchers de Québec et de Saint-Sauveur, avec char allégorique, insignes, etc.

Les matelots de la *Canadienne*, en costume, avec drapeau et char allégorique.

L'Union Saint-Joseph du Village Lauzon, avec bannière, insignes et corps de musique.

Société Saint-Jean-Baptiste du Village Lauzon, avec bannière, insigne, etc.

La Société des Peintres, avec char allégorique et insignes.

La Société Saint-Jean-Baptiste de N.-D. de Lévis, avec bannière, insignes et corps de musique.

L'Union Saint-Joseph de Lévis, avec bannière et insignes.

La Société Saint-Jean-Baptiste de l'Ancienne Lorette, avec char de l'Agriculture, insignes et corps de musique, suivie de la Société de la Jeune Lorette ; le grand chef de la tribu Huronne et de 40 Sauvages avec le costume Huron.

La Société Saint-Jean-Baptiste de Charlesbourg, avec bannière, insignes, corps de musique et char allégorique : instruments aratoires :

La Société des Menuisiers, avec bannière, insignes et char allégorique.

La Société Saint-Jean-Baptiste et l'Union Saint-Joseph de Beauport avec bannières, drapeaux et insignes, précédées d'un char allégorique, corps de musique.

Les Zouaves pontificaux, avec deux drapeaux, celui de Carillon et celui des Zouaves.

La Société Saint-Jean-Baptiste de Saint-Colomb de Sillery ; l'Union Saint-Joseph de Saint-Colomb, avec bannières, drapeaux, insignes et corps de musique.

L'Union Saint-Joseph de la Pointe-aux-Trembles, avec bannière et insignes.

La Société de tous les cordonniers, avec bannières, insignes et char allégorique.

L'Union No. 4, avec bannière, insignes et char allégorique

Les matelots de la marine canadienne avec char allégorique.

La Société Saint-Jean-Baptiste de Sorel, avec bannière, insignes et corps de musique.

La Société des maçons, tailleurs de pierre, briqueleurs et plâtriers, avec char allégorique, insignes, etc.

La Société des ferblantiers avec bannière et insignes.

Société Saint-Jean-Baptiste de Joliette, avec bannière, corps de musique, etc.

Société Saint-Jean-Baptiste de Saint-Joseph de la Beauce, avec bannière, etc.

Société Saint-Jean-Baptiste de Fraser-ville, avec drapeau, etc.

Le char allégorique de la Société Saint-Jean-Baptiste de Québec ; le corps de musique du 9e bataillon.

Le commissaire-ordonnateur.

Le président général, le chapelain de la société, le président adjoint, Son Honneur le Lieutenant-Gouverneur, Son Honneur le Maire, le Secrétaire archiviste et le Trésorier général. Le comité de Régie.

Le grand Drapeau blanc de la société, avec haches d'armes et lancers.

Les membres des deux chambres du gouvernement local. Les échevins et les conseillers. Les officiers du service civil et de la Corporation.

Société Saint-Jean-Baptiste de Chicoutimi ; délégués, avec bannière.

Société Saint-Jean-Baptiste de la Baie Saint-Paul, délégués, avec bannière.

Société Saint-Jean-Baptiste de N.-D. du Lac Saint-Jean, délégués, avec bannière.

Société Saint-Jean-Baptiste de Sherbrooke, avec bannière, insignes et corps de musique.

Société Saint-Jean-Baptiste de Coaticook, avec bannière.

Société Saint-Jean-Baptiste de Saint-Hyacinthe.

Société Saint-Jean-Baptiste de Chambly.

Société Saint-Jean-Baptiste de Richmond, P. Q.

L'Union Commerciale de Québec, bannière et insignes.

Les Elèves du Collège Joliette, avec fanfare.

Société Saint-Jean-Baptiste de Saint-Césaire, avec bannière et corps de musique.

Société Saint-Jean-Baptiste de Nicolet, avec bannière, etc.

Société des charrons, peintres et forgerons, avec drapeau, insignes et char allégorique.

Société Saint-Jean-Baptiste de Plessisville, avec bannière, insignes et corps de musique.

Le Chœur de la Congrégation de Saint-Roch, avec bannière et insignes.

L'Union Musicale de Québec, avec bannière et insignes.

La Section Saint-Roch, avec bannière, drapeaux, insignes et corps de musique de l'Union.

Société Saint-Jean-Baptiste de Fall River, avec bannière, insignes, et corps de musique.

Sociétés des tanneurs et corroyeurs, avec bannière, insignes et char allégorique.

Société Saint-Jean-Baptiste de Sainte Marie de la Beauce, avec bannière, insignes, etc.

Société française de bienfaisance du Canada, avec drapeau et char allégorique, représentant la France et le Canada.

Le Cercle Catholique, avec bannière et insignes.

Section Saint-Jean, avec bannière, drapeau, insignes et corps de musique.

Délégués de la Société Saint-Jean-Baptiste de la Patrie.

Délégués de la Société Saint-Jean-Baptiste de Paquetteville.

L'Institut Commercial Saint-Louis, avec drapeau et insignes.

L'Imprimerie, avec char allégorique et insignes.

Les Relieurs de Montréal, avec bannière.

Délégués de la Société Typographique Nationale d'Ottawa.

Les Elèves de l'Université d'Ottawa, avec corps de musique.

L'Histoire du Canada illustrée, par les membres du Cercle Montcalm (élèves de l'Académie Commerciale) au

nombre de 50 personnages historiques, avec deux chars allégoriques.

La Section des Séminaristes externes, avec drapeaux, bannières, insignes et corps de musique.

Les Elèves de l'Université-Laval avec costume universitaire.

Société Saint-Jean-Baptiste et Associations Nationales de Montréal.

Société Saint-Jean-Baptiste d'Ottawa avec bannière et corps de musique.

Société Saint-Jean-Baptiste de Hull.

Société Saint-Jean-Baptiste des Acadiciens, Provinces Maritimes.

Société Saint-Jean-Baptiste de Stanstead.

Société Saint-Jean-Baptiste de Amherstburg, Ont.

Société Saint-Jean-Baptiste de Carleton.

Société Saint-Jean-Baptiste de Chicago.

Société Saint-Jean-Baptiste de Aurora, Illinois.

Les clercs Saint-Viateur, avec corps de musique.

Cercle catholique de Biddeford, Maine.

Société Saint-Jean-Baptiste de Marquette, Michigan.

Société Saint-Jean-Baptiste de Muskegon, Michigan.

Société Saint-Jean-Baptiste de secours mutuel du Fonds du Lac, Wisconsin.

Société Mutuelle Saint-Jean-Baptiste de Thomsonville, Conn.

Société Saint-Jean-Baptiste de Alpena, Michigan.

Société Saint-Jean-Baptiste de Chippewa Falls.

Union Nationale Canadienne de Glen's Falls, N. Y.

Union Saint-Jean-Baptiste de Haverhill, Mass.

Société Nationale, Saint-Johnsbury.

Société de Saint-Augustin de Manchester, N. H.

Société Mutuelle de Saint-Joseph de Burlington.

Société Saint-Jean-Baptiste de Warren, R. I.

Société Saint-Jean-Baptiste de Lowell, avec corps de musique.

L'Union Saint-Jean-Baptiste de Nashua, N. H.

Société Saint-Jean-Baptiste de Bienfaisance de Biddeford, Maine.

Société Saint-Jean-Baptiste de Champlain, N. Y.

Société Bienveillante de Saint-Jean-Baptiste de Northampton, Mass.

Société Saint-Jean-Baptiste de Saint-Paul, Minnesota.

L'Institut Jacques-Cartier de Lewiston, Maine.

Les délégués représentant la plupart des sociétés nationales des Etats-Unis : Maine — New-Hampshire — Vermont — Massachusett — New-York — Rhode Island — Connecticut — Minnesota — Michigan — Wisconsin — Illinois.

Société Saint-Jean-Baptiste de Rimouski, avec corps de musique.

La Section Canadienne du Cap-Blanc, avec drapeau et char allégorique : le bâtiment *L'Original*.

L'Institut Canadien de Québec, avec drapeau et insignes.

Les professeurs de l'Université-Laval et du Séminaire.

Section du Barreau.

Section des Notaires.

Section des Médecins.

Section des Instituteurs.

Association Musicale de Québec.

Cercle Musical de Québec.

Chœur de l'Eglise Saint Jean-Baptiste de Québec.

Société Musicale Sainte-Cécile.

[Ces quatre sociétés musicales ayant chacune leurs hannières, drapeaux et insignes. Un char allégorique les accompagnait.]

La Section Notre-Dame, avec bannière, drapeau, insignes et corps de musique.

Une foule immense encombrait les trottoirs, et sur tout le parcours du cortège les fenêtres, les toits, etc., regorgeaient de spectateurs qui, au passage de chaque char, prodiguaient les applaudissements. (1)

Plusieurs arches magnifiques avaient été érigés dans Saint-Sauveur et dans Saint-Roch ; dans cette dernière localité, on en avait construit un vis-à-vis la résidence du Président de la Saint Jean-Baptiste, J. P. Rhéaume, écr., et à Saint-Sauveur il y en avait un splendide chez le Dr. Fiset. Un arche très coquet avait aussi été construit

(1) La description des chars allégoriques et des Bannières nationales sera insérée dans l'*Album Illustré*, avec gravures, dessins, etc.

par les pompiers, en face de l'Hôtel-de-Ville, avec des échelles, etc.

La procession a défilé pendant une heure et a salué sur son parcours Son Excellence le marquis de Lorne, le lieutenant-gouverneur, Mgr. l'Archevêque, le Recteur de l'Université Laval, le Curé de Québec, le Maire et les membres de la Corporation, les sociétés Saint-Georges, Saint-André et Saint-Patrice.

Des drapeaux pontificaux et autres flottaient sur toutes les bâtisses publiques, et pas une maison n'était veuve de son pavillon français. Les façades de la chambre étaient ornées de verdure avec inscriptions : *Vive le Canada ! Notre Pays ! Constitution et Lois*. Sur le frontispice de la terrasse Frontenac on lisait en grosses lettres : *Soyez les bienvenus !*

La procession s'est terminée sur la terrasse, au kiosque Frontenac, où des discours patriotiques ont été prononcés par MM. Rhéaume, Jos. Perrault, Champs, Taschereau et Chs. Thibault.

Le Banquet.

Vers les sept heures du soir, environ cinq cents personnes prenaient place au banquet officiel, au pavillon à patiner (*Skating Rink*.)

Autour de la salle, on y lisait les inscriptions suivantes ;

Dieu sauve la Reine.

A nos Frères Acadiens.

A la France.

A nos Frères des Etats-Unis.

Nos Institutions, notre Langue et nos Lois.

Trois corps de musique égayaient les convives de leurs refrains.

Le dîner a été présidé par le président de la Saint-Jean-Baptiste.

A sa droite on remarquait Son Excellence le gouverneur-général, Mgr l'archevêque de Québec, sir N. Belleau, Mgr Lafèche, l'hon. M. Laurier, Mgr A. Racine, l'hon. M. Blanchet, le juge J. T. Taschereau, l'hon. P. J. O. Chauveau, M. Claudio Jannet, l'hon. président du Conseil législatif, le Rév. M. Bédard, de Fall River, le maire de Québec, le juge Routhier, le Rév. M. T. Hamel.

A la gauche étaient Son Honneur le lieutenant-gouverneur, l'hon. M. Lan-

gevin, Mgr Cameron, évêque de Arichat, M. A. P. Caron, lord A. Campbell, l'hon. M. H. Fabre, le juge Loranger, président de la société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, l'hon. M. Chapleau, premier ministre du gouvernement de Québec, l'hon. M. Loranger, l'hon. M. Pâquet, l'hon. M. Landry, ministre des Travaux Publics du Nouveau-Brunswick, l'hon. M. Turcotte, le comte de Foucault, le juge Plamondon, le colonel Duchesnay, le consul belge, M. Bols, le consul américain, M. Wasson, l'hon. M. Langelier, M. Lesage, M. Jules Tessier, M. J. Nadeau, M. J. E. Martineau, M. T. Ledroit, M. Chouinard, M. Pouliot et M. J. N. Duquet.

Voici les santés qui ont été proposées :

1. La Reine.
2. Son Excellence le gouverneur-général et Son Altesse royale la princesse Louise.
3. Son Honneur le lieutenant-gouverneur et Mad. Robitaille.
4. NN. SS. les archevêque et évêques, et le clerge.
5. Le jour que nous cé ébrons.
6. La France, patrie de nos aïeux.
7. Les Etats-Unis.
8. Le Canada.
9. La province de Québec
10. Les dames.
11. Nos frères les Acadiens.
12. Nos frères les Canadiens des Etats-Unis.
13. Nos sociétés canadiennes françaises.
14. Nos hôtes.
15. Les sociétés Saint-Georges, Saint-André, Saint-Patrice.
16. La presse.

Son Excellence le gouverneur-général a répondu, en français, au toast porté en son honneur, et sa parole sympathique et chaleureuse envers notre race a provoqué un enthousiasme indescriptible dans la salle.

Voici son discours :

Messieurs et Amis Canadiens-Français,

Je vous remercie sincèrement de la cordialité avec laquelle vous avez accueilli le toast porté par M. le Président à la santé de la Princesse et à la mienne. La Princesse m'a spécialement chargé de vous exprimer sa vive gratitude, et je regrette que le court séjour du Prince Léopold dans ce pays l'ait empêché d'assister avec moi à l'imposante fête dont nous avons été aujourd'hui les témoins. C'est toujours avec chagrin qu'elle s'éloigne de Québec, de cette ville qui a également contribué à lui faire aimer, et les hautes qualités de ses habitants, et la magni-

ficence de ses paysages. (*Applaudissements.*)

Pour moi, messieurs, répondant à l'aimable invitation qui m'a été faite, je viens au milieu de vous témoigner combien je respecte nos dignes compatriotes les Canadiens-français, et combien je sais apprécier la bienfaisante influence exercée par cette noble et vaillante race sur notre jeune nationalité canadienne. Je suis ici pour montrer quelle haute estime je professe pour cette loyauté dont vous n'avez cessé de donner des preuves envers Sa Majesté la Reine, dont je suis le représentant.

Toutefois, messieurs, je ne m'étonne pas du dévouement qui vous anime pour celle qui personnifie d'une manière si auguste le principe du régime constitutionnel. La Reine, en effet, durant tout le cours de son règne a prouvé, par une conduite qui ne s'est jamais démentie, que chez nous *les actes du pouvoir sont l'expression de la volonté du peuple.*

C'est là ce qui, aux yeux de ses sujets, lui donne le premier rang parmi les souverains.

Mais c'est parmi vous surtout, messieurs, que tout le monde s'attend à lui voir rendre cet hommage. Car, vous le savez, ce furent les Normands qui, dans l'ancienne France, veillèrent avec sollicitude sur le berceau de cette liberté dont jouit maintenant l'Angleterre. Ce furent aussi des Normands et des Bretons qui, plus tard, fondèrent cette colonie canadienne, si amie de la liberté. Le Parlement Britannique a conservé avec une espèce de culte les coutumes que les Normands, nos pères, lui ont léguées. Je ne sache pas que la chose ait jamais été observée au Canada, mais j'ai souvent remarqué que dans le Parlement anglais nous nous servons encore des vieilles formules employées par vos ancêtres, pour exprimer la sanction donnée aux lois par le souverain.

C'est ainsi que l'on dit "La Reine le veut," ou "la Reine remercie ses bons sujets, accepte leur bénévolence, et ainsi le veut"—formules que je serais heureux de voir employer à Ottawa comme marque de notre origine commune, au lieu de ces formules empruntées au français et à l'anglais modernes. (*Applaudissements.*)

En célébrant cette fête aujourd'hui,

nous pouvons tous nous unir avec orgueil à ceux qui représentent d'une manière si imposante l'élément français;—car, c'est à votre race, messieurs, que nous devons les droits gagnés à Runnymede, et les usages qui distinguent les libres discussions de nos Parlements. (*Applaudissements.*)

Dans la nombreuse réunion de ce jour, je me réjouis de saluer des représentants de nos alliés, les Français, ainsi qu'un grand nombre de compatriotes qui sont allés—pour un temps seulement, je l'espère, s'établir chez nos amis des Etats-Unis. C'est avec bonheur que je vois ces frères revenus au sein de leur pays, ne serait-ce que pour quelques jours, et je puis leur assurer que nos vieilles campagnes et nos nouvelles terres de l'Ouest sont assez vastes et assez fertiles pour justifier le désir que nous avons de les retenir ici, et de leur adjoindre tous ceux qui voudraient partager leur sort. Ils ne sauraient en douter, ils trouveront toujours chez nous la parfaite garantie de leur liberté et de tous leurs droits de citoyens. Ils n'auront pas peut-être à souffrir autant que maintenant de ces fréquents accès de fièvre morale qui s'emparent de ceux qui doivent constamment prendre part aux campagnes électorales, et ils n'éprouveront pas peut-être non plus de ces cruels froissements dont sont menacés ceux qui ont à subir les effets d'un veto gubernatorial ou présidentiel.

Aujourd'hui, messieurs, nos visiteurs reconnaîtront en vous un peuple heureux et loyal. Ils verront que nous avons notre part dans cette renaissance du commerce qui, je le dis avec joie, marque le commencement d'une période nouvelle. Ils verront quelle haute estime nous avons pour ces traditions qui nous relient au passé, et vous leur apparaîtrez jouissant avec une entière liberté de vos institutions, de votre langue et de vos lois. Mais ils verront surtout que vous employez la force que vous ont léguée vos ancêtres non à servir un égoïsme étroit, mais à travailler de concert avec les autres races à l'affermissement et à l'unité de notre grande confédération; cimentant par là un patriotisme non moins heureux de supporter les charges que de partager les gloires d'un pays qui occupe une si grande place dans le plus puis-

sant empire du monde. (*Vifs applaudissements.*)

A la 3e santé, le Lieutenant-Gouverneur y répondit en des termes très heureux. Il fit remarquer qu'il se trouvait dans une position assez difficile, attendu que, comme Canadien-Français, il ne pouvait que répéter en parlant de sa nation ce qu'avait déjà dit le Marquis de Lorne. Les cérémonies qui avait eu lieu dans l'avant-midi étaient une nouvelle preuve de la loyauté et de l'attachement des Canadiens-Français envers l'Angleterre. Sur le terrain même où les armées de la France et de l'Angleterre s'étaient livré des combats acharnés, un Evêque Canadien-Français avait élevé la voix en présence de ses compatriotes, venus de toutes les parties du Canada et des Etats-Unis en faveur de la religion et du patriotisme, et tous avaient réunis leurs accents dans une seule prière en faveur de notre gracieuse Souveraine. Il dit qu'il était fier d'avoir pu assister à la procession du jour, non seulement parce qu'elle s'étendait sur un long parcours, mais surtout parce qu'on y voyait un grand déploiement de nos arts et de nos manufactures. (*Applaudissements prolongés.*)

A la 4e santé, Mgr. l'Archevêque Taschereau s'est exprimé à peu près dans les termes suivants :

En prenant la parole pour répondre à cette santé, je me trouve dans un certain embarras. Quand je considère tout ce qu'ont fait mes prédécesseurs, je me sens bien petit, et je crains qu'en exposant les bienfaits de l'épiscopat et du clergé canadiens je ne paraisse me vanter moi-même; mais votre intention porte plutôt sur l'institution que sur ceux qui les représentent, et qui la font fonctionner. L'Eglise est une institution d'origine divine et qui mène à bonne fin ce qui peut faire le bonheur d'un peuple. (*Chaleureux applaudissements.*)

Les institutions restent et traversent les siècles, mais les individus passent. Il y a six ans à peine, nous avons célébré le deuxième centenaire de l'érection du diocèse de Québec. On a dit de la France qu'elle avait été formée par ses évêques; je crois que l'on peut dire la même chose de la Nouvelle-France. (*Applaudissement.*) Veuillez

croire que je suis désintéressé dans la question. J'ai le bonheur d'avoir succédé à 15 évêques dont je n'ai qu'à suivre les exemples. J'ai pu peut-être ajouter quelques gouttes de miel à la ruche. Mais c'est à Mgr Laval que revient tout l'honneur d'avoir érigé cette ruche. (*Applaudissement*).

Le diocèse fondée par Mgr Laval se trouve aujourd'hui divisé en plus de 60 diocèses différents. Je puis dire de mes collègues qu'ils ont travaillé et qu'ils travaillent encore à continuer et à développer l'œuvre de Mgr Laval. Il y en a un ici qui a fondé un diocèse et un collège; il y en a un autre qui a succédé au fondateur dont il avait été longtemps le bras droit et l'appui. Je puis parler des absents; ils sont animés du plus pur patriotisme. Je puis vous dire, pour ce qui me concerne, que vous trouverez en moi toujours le désir et la volonté de faire ce qui peut produire le bien de notre nationalité. (*Applaudissement*).

Nous avons toujours trouvé dans le clergé le dévouement et le zèle que l'on attendait de lui. Quelle est la misère qu'il n'a pas essayé de soulager? Quel est le malheureux à qui il ait refusé des consolations et des encouragements? (*Applaudissement*).

Dans toutes ces choses le peuple canadien a eu sa part, et toutes les fois qu'il s'est agi d'une œuvre religieuse, le clergé a trouvé dans le peuple canadien un concours puissant sans lequel il n'aurait pu rien faire.

Je ne dois pas oublier de témoigner la reconnaissance que l'épiscopat, le clergé et tous les catholiques doivent aux autorités impériales, fédérales et provinciales, et je ne suis ici que l'écho d'une voix plus autorisée que la mienne. Pie IX, lors de la fondation de l'Université Laval, disait que des éloges devaient être décernés à la Reine, qu'il priait Dieu de conserver longtemps à l'affection spéciale de ses sujets Canadiens-français. (*Très vifs applaudissements*).

En réponse à la 5e santé proposée par M. S. Lesage, vice-président du banquet, le Président de la société Saint Jean-Baptiste, M. J. P. Rhéaume, fit l'excellent discours qui suit :

Votre Excellence, Votre Honneur, Mes Seigneurs et Messieurs,

Obligé par la position que j'occupe

en ce moment de répondre à la santé que vous venez de porter, je réclame d'avance votre indulgence et une indulgence plénière; j'en ai d'autant plus besoin que constamment occupé depuis le commencement de l'organisation de notre fête jusqu'à la dernière heure, je n'ai eu que quelques instants de loisir.

Aussi, Messieurs, n'attendez pas de moi un discours d'apparat, mais seulement quelques paroles que la solennité de ce jour m'inspirera: ce sera le langage du cœur seul que je tiendrai, et j'espère qu'il s'en trouve parmi vous un certain nombre pour qui la plus simple fleur des champs a plus de charme que le plus beau bouquet artificiel.

D'ailleurs, messieurs, les trente-huit années que j'ai passées au service du drapeau national m'assurent cette indulgence que je réclame de vous, Mes Seigneurs. (*Applaudissements*).

C'est peut-être maintenant l'occasion de faire connaître, en quelques mots, l'histoire de la Société Saint-Jean-Baptiste de Québec.

Fondée en juin 1842, ceux qui eurent la patriotique pensée d'unir entre eux les Canadiens de tous les rangs, de promouvoir leurs intérêts nationaux, scientifiques et industriels, de les faire fraterniser ensemble, furent bien inspirés: ils savaient que l'on ne détruit pas un peuple quand il veut vivre.

En effet, Messieurs, à cette époque notre chère patrie portait encore le deuil des événements de 1837-38.

De nobles têtes venaient de rouler sur des échafauds politiques, nous étions menacés de perdre le précieux héritage que nos ancêtres nous avaient légué au prix de tant de sacrifices: "Nos institutions, notre langue et nos lois," lorsque une poignée de jeunes patriotes entreprirent de relever le drapeau national.

Les habitants de la vieille cité de Champlain répondirent à leur appel, et bientôt ils furent en mesure de faire comprendre à nos adversaires que lorsque l'amour de la patrie est fortement ancré au cœur d'une nation, c'est en vain que l'on voudrait jurer sa perte. (*Applaudissements*).

Le temps ne me permet pas de faire connaître en détail tous les effets salutaires de notre association nationale, tout le bien qu'elle a opéré; qu'il me

suffise de dire que nous en avons des preuves par le fait indéniable que de toutes les villes fondées en Amérique par nos pères, Québec est la seule qui ait le moins oublié l'usage de la langue française et de nos anciennes traditions. (*Applaudissements.*)

Je m'arrête, Messieurs, devant cette prodigalité de compliments que je fais à ma ville natale et m'empresse de tendre une main fraternelle et respectueuse à nos distingués hôtes et de leur dire :

Soyez le bienvenu, Excellence, au milieu de nous, au milieu d'un peuple dont la loyauté envers Notre Gracieuse Souveraine ne saurait être mise en doute !

Soyez les bienvenus, compatriotes de la province de Québec, d'Ontario, du Manitoba et des Provinces Maritimes !

Soyez les bienvenus, nobles Acadiens, précieux tronçon d'un peuple martyr que nous avons trop oublié !

Soyez les bienvenus, vous que des circonstances malheureuses ont forcés d'aller vivre loin de nous à l'ombre du drapeau étoilé et qui avez su, au milieu de races étrangères, conserver votre foi et votre attachement au sol qui vous a vu naître ! (*Vifs applaudissements.*)

Vous êtes venus par milliers célébrer notre merveilleuse histoire de trois siècles, chanter nos gloires nationales, nos martyrs de la foi et nos héros morts sur tant de champs de batailles. Gloire à vous tous, et je répète encore une fois, soyez les bienvenus ! (*Applaudissements prolongés.*)

Mais, Messieurs, si les rares survivants de ceux qui ont jeté les bases de la Société Saint Jean-Baptiste de Québec ont raison de se réjouir de leur œuvre patriotique, combien doit être grande l'allégresse de tous ceux qui ont contribué à l'éclat de cette grande fête que l'histoire enregistrera comme une grande époque et une des plus brillantes pages depuis la fondation de Québec !

C'est bien aujourd'hui que s'accomplissent les paroles prophétiques du président fondateur de notre Société, feu le docteur Bardy, qui, dans notre premier banquet, la comparait à un jeune arbrisseau que l'on verrait croître tous les ans et étendre ses rameaux dans toutes les directions de notre province et protéger à l'ombre

de son feuillage tous les Canadiens amis, tous les vrais Jean-Baptiste.

En effet, Messieurs, c'est ce jeune arbrisseau devenu grand, c'est notre Société devenue grande qui, dans ce moment, abrite de son drapeau la nation canadienne française tout entière, représentée par des milliers de compatriotes et de frères venus de tous les points du Canada et des États-Unis.

Honneur à vous qui êtes venus glorifier le hardi navigateur, l'intrépide marin, Jacques-Cartier qui, il y a trois siècles passés, arbora l'étendard de la croix sur cette terre alors inconnue et dont l'arrivée fut le glas de la barbarie !

Honneur à vous, Messieurs, qui êtes venus bénir la mémoire de ces vingt colons sortis de la France catholique et qui ont porté la civilisation de Québec aux Montagnes Rocheuses, du lac Saint Jean à la Nouvelle Orléans !

Merci, de nous avoir honoré de votre présence en ce grand jour !

Combien vos cœurs ont dû palpiter de joie en mettant le pied sur cette terre, dans cette cité de Champlain, berceau de notre nationalité, pleine de glorieux souvenirs où l'on ne peut faire un pas sans remuer la poussière d'un héros ou d'un martyr de notre foi catholique.

Regardons autour de nous, à une faible distance d'ici, à l'endroit même où ce matin nous affirmions de la manière la plus solennelle, notre attachement à la religion de nos pères ; c'est là que le chevaleresque Montcalm succombait dans une lutte inégale par le nombre.

Et tout près d'ici, nous apercevons ce superbe monument élevé à la mémoire des braves de 1760. Puis de ces plaines d'Abraham où le dernier combat de la patrie fut livré, nous apercevons au pied d'une colline la modeste demeure des fils de Loyala ; c'est de cette sainte résidence que partaient les pères Massé, les Jogues, les Brébœuf et Lallemant pour aller évangéliser les barbares au milieu desquels ils ont trouvé la couronne du martyr.

Avouons, Messieurs, qu'aucun lieu ne pouvait être mieux choisi pour réunir les membres de la grande famille canadienne qu'à Québec. (*Applaudissements.*)

Puis, en portant cette santé au jour que nous célébrons, à cette grande fête

du 24 Juin 1880, vous avez compris que cette fête était aussi celle de la religion et de la patrie en même temps.

En effet, il ne pouvait en être autrement ; car, sans ce double titre, notre démonstration n'aurait pas eu un caractère vraiment national, nous aurions paru ignorer le but de la fondation de la colonie par la France alors très-chrétienne.

Nous aurions paru ignorer l'œuvre religieuse fondée par la fille aînée de l'Église ; on aurait pu avec raison nous accuser d'ignorer que c'est le caractère religieux du peuple canadien qui l'a sauvé, qui l'a préservé du naufrage, lorsqu'abandonné par la France, je me trompe, par un roi indigne de porter la couronne de Clovis, il se vit tomber à la merci du vainqueur.

C'est donc pour affirmer ce double caractère religieux et national que dès le début de notre organisation nous nous sommes placés sous l'égide de l'Épiscopat.

Aussi, Messieurs, quel beau spectacle n'avons-nous pas eu sous les yeux depuis le lever du soleil ! quelle majestueuse démonstration n'avons-nous pas eue dans ce jour à jamais mémorable où notre nationalité s'est couverte, j'ose le dire, d'une gloire impérissable.

Que je regrette de ne pas voir au milieu de nous un homme qui a été des plus sympathique aux Canadiens ; oui que je regrette de ne pas voir à ce banquet celui qui a publié sur notre pays les appréciations les plus flatteuses ; car si l'éminent M. Rameau que nous attendions eût pu contempler dans tous ses détails l'immense tableau de notre fête ; s'il eût pu contempler cette masse de Canadiens réuni dans ce jour à jamais béni, il aurait, je n'en doute pas, proclamé que dans cette mémorable journée, ce n'était pas la France aux Colonies, mais bien la France à Québec.

Mais, Messieurs, quoique nous soyons privés de la présence de cet ami sincère des Canadiens, nous sommes grandement dédommagés par la présence de deux hôtes distingués du Cercle Catholique qui nous ont fait l'honneur d'assister à ce banquet national.

Merci, Messieurs, de l'attention bienveillante que vous avez bien voulu m'accorder. (*Applaudissements*).

A la 6e santé : La France, pays de nos aïeux ! quatre discours furent pro-

noncés par l'hon. P. J. O. Chauveau, le comte Jules de Foucault, M. Claudio Janet et le juge Marc-Aurèle Plamondon

Voici le discours prononcé par le juge Plamondon :

Monsieur le Président,

Ce soir, la grande famille française, implantée sur le sol du Nouveau-Monde, fraternise dans ce banquet solennel.

De tous les points de l'horizon, les enfants de la France sont accourus sur ce rocher glorieux, le berceau de la Nouvelle-France, sur lequel reposent les os de Champlain, au-dessus duquel plane l'ombre sainte de Laval, et qui garde, avec une piété jalouse, les cendres de l'immortel héros de Carillon. (*Applaudissements*).

Ils sont ici, avec nous, dans cette enceinte, nos frères de la Louisiane, du Missouri, des Illinois, les représentants de Lasalle, de Joliette, de Nicolet et de tous ces hardis pionniers de l'Ouest, dont le génie aventureux a jeté, sur le sol de la Jeune Amérique, les germes de tant de cités écloses au soleil de la civilisation.

On dirait que les ondes du grand Meschacébé et de la Belle Rivière ont franchi leurs barrières naturelles, qu'elles sont venues se marier aux flots limpides de notre Saint-Laurent, et baiser avec amour les pieds du vieux Québec, assis tout rayonnant sur son promontoire historique.

Et vous aussi, vous à qui la dure nécessité a fait dire adieu au village natal, sur les bords enchantés de notre grand fleuve, ou à l'ombre de nos forêts, pleines des harmonies du Ciel ; vous qui nous avez quittés, comme l'oiseau quitte son bocage, pour aller dans le bocage voisin, donner la pâture à ses petits, les emportant sous son aile ; vous, les exilés du travail, qui vivez sous le ciel hospitalier des États de l'Est,—vous aussi, vous êtes accourus au milieu de nous, pour vous agenouiller au pied du drapeau national—pour vous souvenir, pour espérer, pour prier. (*Vifs applaudissements*.)

Qu'il est beau ! qu'il est grand ! ce culte de l'âme, cet épanouissement du cœur de deux millions d'hommes, réunis sous le drapeau de la Société Saint Jean-Baptiste, pour glorifier les vertus et l'héroïsme des ancêtres, pour affirmer

l'énergie, la vitalité, le merveilleux progrès de notre glorieuse nationalité !

Eh bien ! M. le président, c'est quand tous les enfants se réunissent au foyer de l'aîné de la famille, quand les mains s'étreignent dans un serrement sympathique, quand, de tous les cœurs s'épanche la joie de se revoir ; c'est alors qu'il est doux de se rappeler la mère bien-aimée et de lui offrir l'hommage de notre affection et de notre vénération. C'est pourquoi je suis heureux d'avoir été choisi pour répéter après vous, M. le président, et avec vous tous, frères de l'Amérique du Nord : " A la France, patrie de nos aïeux ! " (*Applaudissements.*)

Oh ! c'est qu'elle est grande parmi les nations, cette auguste mère, la France ! Au-dessus de son front brillent les auréoles de tant de gloires ! si merveilleuse est cette mosaïque de grands événements, dont est faite son histoire. Et son génie a jeté dans la balance des destinées humaines une influence si prépondérante !

Depuis son enfance jusqu'à nos jours elle a promené sur le monde le rayonnement de sa puissante individualité, (s'il est permis d'appliquer ce terme à une nation.)

Sur les champs de bataille de l'Europe, dans les plaines ensanglantées de la Palestine, sous le soleil brûlant de l'Inde, de même qu'au pied des Pyramides ;—des champs glacés du Nord aux plaines riantes de l'Italie, elle a porté son drapeau sinon toujours victorieux, du moins toujours respecté, même dans les jours où la Victoire lui a été infidèle.

Pour ceux-là que séduit cette gloire, hélas toujours trop stérile, et qui s'achète au prix du bonheur des peuples, l'histoire de la France est remplie de souvenirs qui font battre le cœur. L'imagination aime à voir flamboyer la francisque de Clovis, ou entendre les clameurs des légions de Charles Martel sauvant l'Europe à Poitiers et refoulant le croissant au-delà des Pyrénées. Ecoutez ces fanfares guerrières qui retentissent autour des murailles de Jérusalem, ces clameurs : c'est Godefroi de Bouillon, avec les Paladins de France, franchissant les derniers obstacles qui les séparent du tombeau de l'Homme-Dieu.

Puis brillent la lance de Daguesclin,

l'oriflamme de Jeanne D'Arc et l'épée de Bayard. (*Applaudissements.*)

A leur suite combien de noms rendus fameux par les événements militaires des deux derniers siècles ? Je ne parle pas du dernier du plus grand guerrier des temps modernes. La France a payé trop cher toutes ces gloires qui se sont éteintes dans le deuil.

Détournons nos yeux des spectacles qu'évoquent ces souvenirs et dans lesquels le chant de triomphe du vainqueur n'étouffe pas le bruit des larmes que l'humanité répand sur les victimes.

Portons plutôt nos regards sur les champs paisibles dans le sillon desquels le cultivateur français récolte l'abondance. Car la France est la terre bénie du Ciel. Les vignobles de ses côtes désaltèrent l'univers, et des entrailles de ses vallons et de ses plaines naissent les abondantes moissons qui portent le bien-être dans tout hameau, sur lequel brille le beau ciel de France.

Que dire des produits si variés de l'industrie française ? L'univers est son tributaire. Le riche et le pauvre vont puiser à cette source toujours féconde, toujours renouvelée. Et s'il m'était permis de demander aux dames, dont nous regrettons l'absence, ce soir, d'où proviennent ces soieries, ces velours, ces dentelles, ces bijoux, toute cette armure offensive, dirigée contre nos cœurs désarmés ; combien me répondraient : Mais vous le savez bien, monsieur, tout cela vient de la France.

Entrons maintenant dans le domaine des arts, des sciences et des lettres, ces trois leviers qui, appliqués aux bases de la société, l'ont élevée progressivement de l'ignorance à la lumière, de la misère à la prospérité, des jouissances matérielles à la vie intellectuelle.

Oh ! c'est bien là, dans ces résultats féconds, que nous reconnaissons l'œuvre de notre mère, l'œuvre de la France.

L'architecture a couvert son sol de monuments inépuisables. La statuaire, la peinture ornent de leurs trésors les salles de musées cosmopolites, et les murs des vénérables basiliques.

Plongeons nos regards dans le ciel étoilé, ou dirigeons-les vers les entrailles de la terre, ou bien encore contemplons les beautés écloses à la surface du sol, et proclamons avec orgueil que

L'œil de la France a pénétré tous ces abîmes, étudié toutes ces splendeurs, qu'elle en a analysé les éléments, les forces, qu'elle en a démontré au monde la puissance et l'action constante dans l'organisme matériel de l'univers.

À l'astronomie, à la géologie, à la chimie, à la botanique, la France a payé le large tribut de son travail et de ses découvertes.

Dans les lettres, depuis Montaigne jusqu'à Thiers, depuis Ronsard jusqu'à Hugo, la philosophie, l'histoire, la poésie ont atteint leur apogée, et ont porté le nom et l'influence de la France sur tous les points du globe.

À tous ces titres la France commande l'admiration des peuples. Ajoutons-en deux autres, à raison desquels l'humanité lui est et lui sera toujours reconnaissante: la promulgation de son admirable code des lois civiles, le modèle et la source des jurisprudences futures et surtout et avant tout, la reconnaissance et la dissémination de la liberté politique vers laquelle tendent tous les peuples.

M. le Président, j'ai peut-être abusé de l'indulgence de cette assemblée; mais c'est qu'il y a si peu loin du cœur aux lèvres que mes souvenirs, mes impressions ont débordé de source. (*Applaudissements.*)

Pour terminer, M. le Président, du fond du cœur un souhait pour notre mère. Ce matin, sur la grande famille française d'Amérique, agenouillée au pied de l'autel, sur le sol empourpré du sang de Montcalm et de Wolfe, le Dieu des armées a répandu ses bien-faisantes bénédictions.

Oh! que de ces bénédictions Dieu fasse une part, une large part à la France, la Patrie de nos aïeux. (*Applaudissements prolongés.*)

À la 9e santé, la Province de Québec, l'honorable M. Chapleau s'exprima ainsi :

M. le Président, Excellence, Messieurs et Messieurs,

Merci de la bienveillance avec laquelle vous avez porté le toast à la province de Québec, dont j'ai l'honneur en ce moment d'être le représentant officiel. À cette qualité, je dois un des plus grands bonheurs de ma vie: celui de parler au nom de

mes amis, de parler au nom de mes adversaires, de parler au nom de mon pays. Et cela, je le fais dans une circonstance où je suis certain d'être un écho fidèle, puisque je n'ai ni à discuter, ni à parler de politique, mais simplement à ouvrir mon cœur et à dire hautement que je suis Catholique et que je suis Canadien-français. (*Applaudissements.*)

Les hommes distingués qui sont venus de l'étranger pour participer à notre fête, trouveraient, s'ils ne connaissaient pas notre histoire, bien étranges les paroles que je viens de prononcer et que vous venez de couvrir d'applaudissements. Moi, premier ministre, c'est-à-dire le premier conseiller de Sa Majesté dans la province, "le premier ami du souverain," suivant la définition des auteurs, je proclame que je suis Catholique et que je suis Canadien-français.

Est-ce que je commets là une inconvenance? Non. Je ne fais que profiter d'un droit dont l'exercice légitime fait notre bonheur, et que l'Angleterre nous a accordé avec une franchise et un bon sens pratique qui lui font plus d'honneur que bien des batailles et bien des victoires. (*Applaudissements.*)

Nous sommes libres, et dans ce seul mot nous trouvons la solution des problèmes les plus difficiles.

Nous sommes libres!

C'est-à-dire, nous avons les mêmes droits que ceux qui nous entourent; c'est-à-dire, nous avons les mêmes devoirs que nos concitoyens.

Nous sommes libres!

C'est-à-dire, nous avons, comme tous nos concitoyens, le respect de la liberté, de la liberté dans l'ordre.

Nous sommes libres!

C'est-à-dire, nous avons le droit de laisser parader les Zouaves pontificaux dans les rues de Québec; nous avons le droit d'affirmer notre affection pour le chef de l'Église romaine; nous avons le droit d'orner nos autels; et, aujourd'hui même, sans blesser les susceptibilités de nos concitoyens, nous avons pu assister à la messe, dite par le chef de l'épiscopat canadien-français, sur le terrain même où, il y a cent-vingt ans, la France et l'Angleterre voyaient mourir Montcalm et Wolfe, après une bataille dont l'écho retentira encore longtemps dans l'histoire de ce continent. (*Applaudissements.*) Cette

messe a été un spectacle sublime pour les spectateurs, plus sublime encore pour le penseur. L'homme qui a lu l'histoire, et celui qui suit les événements contemporains, ont dû voir dans ce spectacle la solution des problèmes qui agitent le plus le genre humain. Car, messieurs, quel est le fond de toute politique, sinon le respect? et qu'était cette messe, sinon un grand acte de respect de notre part! respect de Dieu, respect de l'Eglise, respect de l'autorité, respect des traditions: c'est-à-dire respect des ancêtres, respect de soi-même. De la part de nos concitoyens qui ne partagent pas nos opinions, c'était le respect du voisin, c'est-à-dire le consentement librement donné au pacte social, la reconnaissance des obligations mutuelles qui lient les membres d'une même société. N'est-ce pas là l'admission d'un fait bien simple, mais qui ne cesse de bouleverser le monde: savoir, que l'humaine nature est faillible et que les idées sont aussi nombreuses que les hommes! (*Applaudissements.*)

Je dis ces choses-là, messieurs, je l'avoue, avec orgueil. L'état social que je vous décris d'un trait, nous avons contribué, nous Canadiens-français, à le créer. Nous avons entendu tout à l'heure le chef de l'Etat proclamer que les institutions publiques de ce pays sont dues en grande partie à notre travail. Je suis fier de le constater, en présence des hommes distingués qui ont pris la peine de traverser les mers pour assister à cette démonstration; je suis fier, dis-je, de constater devant eux que la France, qui sème par le monde entier les grandes idées, n'a pas trouvé au Canada une terre indigne d'elle. (*Applaudissements.*) Nous avons fait bonne récolte. passez-moi le mot; et si la France se reconnaît comme notre mère, nous avons le droit de lui dire que nous avons su rester ses enfants. (*Applaudissements.*) Je voudrais que ma voix portât ces paroles jusqu'au fond des provinces françaises; qu'elle fit assavoir au paysan de France qu'il y a sur un autre continent un homme qui a le même nom que lui, qui parle comme lui, qui prie comme lui: c'est l'habitant canadien français. (*Triple salve d'applaudissements.*) Personne en France, en Alsace, en Lorraine, ne s'est montré plus fier que le Canadien-français des victoires de la

France. Alors ses chants d'allégresse étaient les siens. Puis, quand ses jours de deuil firent pleurer la patrie française, la patrie canadienne-française n'a-t-elle pas, elle aussi, pleuré amèrement avec sa mère, la vieille France? (*Applaudissements prolongés.*)

En 1867, lorsque s'est ouverte la législature de Québec, la seule assemblée délibérante française qui existe sur ce continent, j'ai eu l'honneur de proposer la réponse au discours du trône; et la première pensée que j'ai exprimée a été une pensée d'union et de fraternité entre la France et l'Angleterre. Ces deux grandes nations, disais-je alors, n'ont qu'à secouer leurs drapeaux pour couvrir de gloire l'univers entier.— (*Applaudissements.*)

Dieu a voulu que ce fût à l'ombre de ces deux drapeaux que vint à grandir notre nationalité, véritable chêne, arbre vivace, suivant la pensée de M. Rameau. Pendant des années et des années, il a semblé rester stationnaire. C'était qu'alors ses racines se fortifiaient sous terre; et dès qu'elles sont devenues en état de supporter le roi des bois, celui-ci s'est élancé majestueusement. En quelque temps, il n'a pas tardé à dépasser tous ses voisins de sa cime altière, et bientôt il a dominé toute la forêt qui l'a vu naître. Cette forêt fut jadis le patrimoine de nos pères. C'est là qu'ils sont venus créer le Canada français. C'est là qu'ils apprirent à être des découvreurs, des apôtres, des travailleurs, des soldats: *Ence, cruce, aratro*

Par l'épée, *ence*, ils ont buriné notre histoire. La croix, *cruce*, est restée le gage de leur immortalité et de notre espérance. La charrue, *aratro*, nous a sauvés, nous sauve encore tous les jours.

L'épée, la croix, la charrue ont fait du peuple canadien-français isolé, et abandonné à ses propres forces, le plus grand phénomène historique de notre siècle. (*Applaudissements.*)

Ce phénomène n'a pu se produire qu'à la faveur des libertés que nous a octroyées l'Angleterre.

Pour ces libertés, je rends grâce en particulier à notre souveraine, glorieusement régnante, dont l'avènement au trône a coïncidé avec l'avènement de ces libertés dans notre pays. Je lui rends cet hommage, non pas seulement pour accomplir un seul acte de

courtoisie en ma qualité de premier ministre de la province de Québec, mais encore pour lui payer une dette de justice et de reconnaissance en ma qualité de Canadien-français et de Catholique. (*Applaudissements prolongés.*)

L'hon. M. Langelier lui succéda et parla de l'union qui doit régner parmi tous les canadiens et de l'oubli qu'ils doivent avoir, en ce beau jour, de toutes dissensions politiques.

A la 7e santé, celle portée aux "Etats-Unis," le Consul Américain, M. Watson, y répondit par une allocution des mieux appropriées à la circonstance.

A la santé portée au "Canada," l'hon. M. Langevin y répondit en des termes mesurés, et il parla des moyens à prendre pour l'encouragement de l'agriculture et de l'industrie.

L'hon. M. Laurier répondit aussi à cette santé. Faisant allusion au discours du gouverneur-général, sur l'union de l'Ecosse et de l'Angleterre, il dit que l'Ecosse était la meilleure alliée de la France—Pendant que l'Angleterre s'unissait à l'Ecosse le Canada allait plus loin et unissait, sur son territoire, l'Angleterre, la France et l'Ecosse.

A la santé portée à nos "Frères Acadiens," l'hon. M. Landry s'exprima comme suit :

Monsieur le Président,

Au nom des fils de la belle et ancienne Acadie, je vous remercie. Vous leur faites honneur par la santé que vous venez d'accueillir d'une manière si bienveillante.

Si par ma position de délégué je représente bien les sentiments des Acadiens et leurs émotions en ce moment, je puis vous assurer que ces derniers sont dominés par une allégresse inaccoutumée et en même temps par un besoin d'épanchement presque invincible. Ils se réjouissent du bon accueil que vous leur faites ; ils sont au comble de la joie en se voyant reconnus de ceux qui composent la réunion distinguée de ce jour ; pour eux c'est un indicible plaisir de participer aux agapes fraternelles de cette belle fête ; et la position leur est si nouvelle, si peu ordinaire, si imposante, qu'ils trem-

blent de crainte de ne pouvoir faire justice aux sentiments qui les animent et répondre d'une manière digne de l'occasion et proportionnée en même temps au désir qu'ils ont de manifester leurs sentiments envers les organisateurs de cette démonstration grandiose. (*Applaudissements.*)

L'occasion qui nous réunit fera époque importante dans l'histoire de l'Acadie, et va produire pour les Acadiens des fruits dont la signification et l'importance ne peuvent pas s'apprécier aujourd'hui à leur juste valeur, mais qui plus tard, je l'espère, se feront sentir d'une manière indéniable. Le bien général qui doit résulter d'une agrégation quasi-nationale comme la présente ne peut manquer d'être grand et durable. Jusqu'à présent nous avons dans la Puissance une population d'origine française importante par ses traditions, grande par ses labeurs passés, ses épreuves d'autrefois, et forte par son nombre, par son attachement inviolable à ses mœurs, à sa langue et à la religion de ses pères ; mais affaiblie par la séparation de certaines parties de ses membres, et par le manque de relations suivies et intimes entre ces fractions éparses. L'élément français d'une partie de la Puissance demeurait dans une ignorance presque absolue de l'existence de ses frères résidant dans les autres parties. Les Français de la Nouvelle-Ecosse connaissaient à peine ceux du Canada, de l'île du Prince Edouard et du Nouveau-Brunswick, et ceux de ces dernières parties n'étaient pas mieux renseignés sur l'existence des autres. L'histoire seule nous révélait les uns aux autres, mais ce simple fait d'existence ne nous réunissait pas. De ce jour, de cette époque marquée par une manifestation des plus solennelles, des plus imposantes et des plus dignes de reconnaissance et de souvenirs précieux, marquée par la réunion enthousiaste et fraternelle des hommes les plus marquants et les mieux donés de ces différents groupes français dispersés çà et là dans l'Amérique du Nord ; de ce jour, dis-je, cet oubli, ce manque de connaissance mutuelle, cette séparation forcée, cet éloignement regrettable, cette absence d'appui moral que nous nous devons et que nous nous accorderions au reste dans des circonstances plus fortunées, toutes ces choses pré-

judiciales à nos intérêts et à notre avancement social, vont disparaître; et nous nous reconnaitrons pour ce que nous sommes, pour des frères dont les intérêts sont les mêmes, dont les aspirations sont identiques, dont les destinées ne diffèrent en rien, et pour l'avenir desquels nous ne pouvons que former un seul et même vœux. (*Applaudissement.*)

Qu'il est beau et réjouissant de contempler cette vaste assemblée réunie dans le but le plus noble et le plus louable; qu'il est ravissant d'y voir les preuves les plus incontestables qu'un même sentiment fait battre les cœurs; qu'il est doux et charmant de songer que désormais ces barrières qui ont si longtemps empêché le rapprochement politique et social entre les différents groupes français dans la Puissance — barrières érigées d'abord par les malheurs et les vicissitudes de nos pères, et maintenant depuis par des circonstances incontrôlables — vont disparaître au milieu des démonstrations populaires, au milieu des réjouissances triomphales de ces mêmes groupes, vont faire place enfin à des liens de rattachement d'autant plus étroits que la séparation avait été plus longue et plus accentuée.

Il serait peu sensible aux mouvements du patriotisme le cœur acadien qui ne saurait battre de bonheur en constatant que la solitude et l'isolement du passé, que cet oubli dans lequel nous avons vécu depuis si longtemps, vont disparaître, et que désormais nous serons mieux connus, mieux appréciés et mieux servis comme portion de la race française dans la grande Puissance du Canada. Par le passé nous avons vécu, grand même, sans l'aide et sans l'appui d'autrui; nous avons conservé notre langue avec une fidélité que ni les persécutions ni l'adversité, ni le contact des races parlant une langue étrangère à la nôtre, n'ont pu ébranler; et nous sommes surtout demeurés fidèles à la foi de nos pères. Pendant de longues et difficiles années nous avons combattu pour notre existence et notre avancement sans compter sur le support d'autrui; nous avons lutté seuls, entourés de gens qui étaient nos vainqueurs, qui nous étaient étrangers par la langue et par l'origine, et qui étaient nos supérieurs en nombre, en richesses et en influence. Dans une

telle position, il manquait à nos pères les moyens de faire instruire leurs enfants, et ils se voyaient ainsi forcément obligés de livrer le combat difficile de la vie sans éducation, cette arme puissante dont se munissaient leurs voisins plus fortunés; et plus tard, quand une persévérance de fer, une industrie et frugalité extraordinaires leur donnèrent les moyens pécuniaires pour faire instruire la jeunesse, les instituteurs leur faisaient défaut. Eut-il été étonnant si dans de telles circonstances nos pères eussent entièrement perdu leur identité comme race, si leur langue se fut complètement perdue pour être remplacée par celles de leurs vainqueurs, si en un mot toute trace distinctive de nationalité et de caste eût disparu chez eux? Cependant ce ne fut pas le cas. Aujourd'hui, dans l'Acadie, une population de plus de cent mille âmes conserve encore la foi vive des premiers colons français, montre le même attachement à leurs coutumes et leurs mœurs et à leur religion — attachement qui faisait partie du caractère de leurs pères — aime surtout à demeurer français et parle le beau langage de l'ancienne mère-patrie, lequel, je dois dire, se perfectionne chez eux d'année en année au lieu de se gâter et de se perdre. Il est vrai que l'absence presque complète d'écoles où était enseigné le français dans la province pendant toutes les années qui ont précédé l'établissement du beau Collège St. Joseph, à Memramcook, semblait destiner les braves Acadiens à perdre le langage de leurs ancêtres, et à demeurer toujours les serviteurs des étrangers. Cependant la Providence leur gardait, comme gage de leur fidélité et de leur bonne foi si longtemps éprouvées au reste — un sort plus heureux. L'avènement et l'ouverture du Collège Saint Joseph, dans l'ancienne et belle paroisse de Memramcook, paroisse presque exclusivement habitée par les descendants de Beauséjour et de Grand-Pré, et située à environ deux cent milles de la ligne sud de la Province de Québec, l'ouverture de ce collège, dis-je, devint pour les Acadiens l'aurore d'un jour plus beau et plus heureux. (*Applaudissements.*) La fondation de ce collège fut un signe précurseur, nous annonçant alors une vérité que nous ne pouvions comprendre, mais qui se réalise aujourd'hui. Cette

maison surgissait pour nous prouver que cette position inférieure dans laquelle nous avait placé le règne de plus d'un siècle d'une ignorance forcée, était capable d'amélioration et devait bien s'améliorer. Jusqu'alors l'intelligence et les talents naturels de nos bons et braves Acadiens avaient demeuré en quelque sorte à l'état latent; et nos voisins, plus fortunés sous le rapport de l'éducation, semblaient regarder ce manque de culture intellectuelle comme preuve d'une infériorité de race. Malheureusement pour nous, cet état de chose avait continué si longtemps que la pensée du plus grand nombre, sous ce rapport, prenait germe dans le cœur de ceux mêmes qui étaient les victimes de cette opinion injuste. Il ne nous manquait que les mêmes opportunités, que les mêmes chances de développement intellectuel pour convaincre nos voisins d'origine étrangère de la réalité de nos aptitudes.

Quant à nous, soit que l'on nous considérât indignes ou incapables de remplir la quote-part des fonctions publiques auxquelles notre nombre nous donnait droit; soit que nous nous méfions nous-mêmes de nos talents pour les bien remplir, toujours était-il que la législation, l'administration de la justice, la magistrature, la distribution des deniers publics, la disposition des emplois et le règlement des affaires jusqu'aux moindres détails étaient entre les mains des étrangers. Mais grâce au progrès que je viens de vous signaler sous le rapport de l'éducation, nous pourrions montrer que cette vitalité, cette vigueur dont faisaient preuve nos ancêtres dans les temps de leurs plus rudes épreuves n'étaient pas mortes, mais vivaient en nous, et n'attendaient que l'arrivée d'un temps plus propice pour se déclarer avec un nouvel éclat.

Le flot constant des races étrangères s'emparant du sol auquel la conquête leur avait donné droit avait menacé de noyer et de perdre les petits groupes d'Acadiens qui s'étaient échappés à la guerre et à la famine; mais le témoignage d'aujourd'hui est le patriotisme, l'amour fraternel, l'esprit de corps qui faisait la force de nos pères n'avaient été qu'endormis et tenus en réserve pour éclater plus brillamment quand le flambeau de l'éducation luirait à ses côtés.

Les Canadiens, si nombreux et si puissants aujourd'hui, aiment à se rappeler leurs gloires du passé; aiment à contempler leur prestige du présent et à nourrir des espérances — des mieux fondées au reste — de l'avenir. Ils aiment à se rappeler les Cartier, les Champlain, les Frontenac, les Maisonneuve, etc., etc., d'autrefois, et ont une juste gloire à préconiser leurs Langevin, leurs Masson, leurs Chapleau, leurs Laurier, leurs Fréchette, leurs Mercier et autres d'aujourd'hui. Nous, Acadiens, nous avons moins de noms peut-être auxquels se rattache la gloire du passé, et moins de personnages actuels qui nous donne le même prestige et le même poids. Cependant ce qui a été possible aux Canadiens ne peut pas nous être impossible. Nous sommes plus nombreux maintenant qu'étaient les Canadiens lors de la conquête; et j'ose dire ici que nous leur cédon en rien en patriotisme, en amour de notre langue, en attachement à notre foi et en énergie nationale. Vous allez peut-être me répondre que le temps qui s'est écoulé depuis la conquête est bien long, et que nous avons longtemps à attendre pour arriver à ce bel avenir auquel sont tournés nos regards. N'oubliez pas, messieurs, que notre qualité par excellence c'est la patience; elle nous a été nécessaire et nous l'avons cultivée. Donc, nous pouvons attendre! Mais ne sommes-nous pas plus avantageusement situés maintenant que ne l'étaient les Canadiens d'autrefois? Ils étaient seuls à lutter d'une année à l'autre, comme nous avons été seuls jusqu'à présent à combattre jour par jour. Aujourd'hui, l'horizon si longtemps obscurci pour nous s'éclaircit par le soleil naissant de cette belle réunion, et nous donne espérance que nous allons remporter avec nous, dans la belle Acadie, toutes vos sympathies, votre support moral, et l'assurance de votre appui réel et actif quand il vous sera donné de nous aider, comme vous êtes certains d'avoir le nôtre en toute occasion. Un autre avantage, c'est que peut-être nous sommes plus unis et plus en accord que vous; et je pense que le frère aîné pourrait profiter de l'exemple du plus jeune à cet égard, quoique ce dernier ne soit qu'en bas âge et peu expérimenté.

A regarder le passé et à le comparer

au présent dans l'Acadie, l'élément français y a fait un progrès étonnant dans un très court espace de temps. Il n'y a que quelques années passées encore, on nous accusait de rétrograder au lieu d'améliorer notre condition; mais le récent progrès démontre que s'il y eût un pas en arrière ce ne fût que pour mieux illustrer le proverbe "qu'il faut reculer pour mieux sauter." Nous avons fait le premier saut et avec un élan qui a donné du branle à notre avancement. Et nous ne sommes pas destinés à nous arrêter là. On a vu réveiller l'amour de l'étude chez ceux qui étaient habitués à regarder l'ignorance comme leur juste partage; on a vu s'implanter dans les cœurs de nos bons et braves paroissiens une plus juste appréciation de l'importance de l'éducation; on a vu que les places et les positions influentes pouvaient nous être ouvertes comme elles étaient accessibles aux autres, et de plus que les nôtres sont tout aussi capables de servir les leurs dans les emplois que le sont les étrangers. Nous avons raison de craindre que par le passé cette vérité n'ait pas été reconnue. Pour guérir les maux il faut d'abord les connaître, et c'est pour cela que j'aime au milieu des réjouissances à signaler que lors de la confédération nous fûmes malheureusement oubliés, pas un seul de notre nationalité ne fut alors appelé à remplir aucune des nombreuses positions publiques créées par ce changement. Le sénat fut rempli sans qu'il fut question de nous, le service civil à Ottawa prit son nombre complet sans que l'on réclamât un seul des nôtres; l'inauguration du chemin de fer intercontinental avec ses nombreux emplois fut fait sans appeler un des nôtres à y donner ses services; et dans les appointements au Nouveau-Brunswick occasionnés par cette union, notre absence y fut tout aussi marquante. Dans la constitution même on eut soin de protéger les intérêts des minorités des deux plus grandes Provinces sans songer à la minorité du Nouveau-Brunswick. Espérons qu'aujourd'hui que l'on nous connaît mieux, ces choses ne pourraient pas se répéter. Je parle ici de ces petits maux afin que nos médecins politiques les connaissent quand ils seront appelés à les traiter. Au reste en nous déclarant ici tous les

membres d'une seule et même famille, c'est dans le but, j'espère que les plus forts aident aux plus faibles, que les aînés tendent la main aux plus jeunes et leur aident à porter leurs fardeaux et à améliorer leur condition.

C'est à ces marques que le monde entier vous reconnaîtra pour les protecteurs des Acadiens; c'est à ces signes d'intérêts et de sympathies que nous nous jeterons dans vos bras avec confiance et que tous ensemble nous pourrions, sans mentir au jour de nos banquets, vider la coupe en l'honneur de la vitalité des Acadiens. (*Applaudissements.*)

A la santé des Canadiens-Français des Etats-Unis, MM. Pouliot, Charles Thibault et Ferdinand Gagnon adressèrent la parole.

Voici comment s'exprima M. Thibault, sur les Origines et Destinées du peuple Canadien.

Stu viator!
Hercum caichas!
HORACE.

Arrête! peuple voyageur! car tu ne foules pas ici seulement les cendres d'un héros inconnu, dont le vieux poète n'a pas cru devoir même transmettre le nom à la postérité, mais tu marches sur celles de toute une génération de héros! Arrête! rappelle tes souvenirs, réveille ta foi, proteste de ton dévouement et prends de nouvelles résolutions pour l'avenir. N'attendez-vous pas comme un hymne universelle, comme un solennel hozanna s'exhalant des tombeaux? Tout n'est-il pas harmonie, paix et concert au ciel et sur la terre?

Oh! qu'il est bon de retremper quelques fois ses forces aux sources vives de l'amour, au berceau de sa vie, au foyer de ses espérances, au centre de ses affections!

O vieille cité de Champlain, perchée comme un aiglon sur ton haut promontoire, ceinte, de tous côtés, de solides remparts, protégée par les tombeaux de tes pères et les monuments de tes braves; par l'ombre même de tes héros et les ossements de tes martyrs; heureuse de l'affection de tes habitants; forte de ta position, pourquoi appelle-tu tes enfants? Pourquoi nous convies-tu à cette fête? Crains-tu, comme autrefois, une attaque nocturne des barbares de la forêt? Le clairon des alarmes vient-

il de nouveau jeter l'effroi dans tes mûrs? L'ennemi te menace-t-il encore?

Oh! non! L'appel de Québec est un long cri d'amour, c'est la voix d'une mère qui redemande ses fils. Aussi, voyez comme il se pressent à l'envie de toutes parts; comme ils se hâtent d'apporter à cette mère aimée, au prix d'immenses sacrifices, le témoignage irrécusable de leur amour national; comme ils arrivent de tous côtés à la fois—des solitudes de l'Ouest aux rives des grands fleuves, des bords des grands lacs aux centres des grandes cités, du Cap Breton à Vancouver, du Lac Saint-Jean à la Louisiane, des crêtes verdoyantes des Apalaches aux pics dénudés des Cordillères, du Pacifique à l'Atlantique. Tu les revois enfin ces fils que tu croyais à jamais morts, mais qui, dans leur long pèlerinage, n'ont rien perdu de leur amour pour toi, de leur foi en ton avenir et de leur espérance pour ta gloire. (*Applaudissements.*)

Comme ce géant des temps mythologiques, les Canadiens qui vivent loin de la patrie sentaient comme un besoin secret de la revoir, afin qu'en touchant de nouveau son sol chéri, ils pussent y retremper leur courage, y puiser de nouvelles forces pour se mieux préparer aux nouveaux dangers qui nous menacent et pour se fortifier davantage contre les épreuves de l'avenir.

Le spectacle que nous donnons aujourd'hui est unique: nulle nation au monde ne jouira jamais de ce bienfait. Nous sommes les privilégiés, le Benjamin des peuples, les élus de la providence. Aussi nous pouvons entonner nos chants de triomphe; la terre nous sourit, la religion nous protège, le ciel nous bénit, les générations envieront notre bonheur.

Oh! qu'elle est belle cette fête! qu'elle est pleine de promesses! qu'elle soit aussi féconde en résultats heureux pour la nation.

Dans ce but, il est inutile de jeter un coup-d'œil rapide sur le passé, d'examiner le présent et de soulever un petit coin du voile de l'avenir. *Hier, aujourd'hui et demain* répondront à ces importantes questions, peut-être oubliées dans ces temps mauvais, où le culte du passé disparaît sous les coups redoublés des niveleurs modernes.

10. *D'où venons-nous!*

20. *Qui sommes-nous!*

30. *Où allons-nous!* formeront donc le cadre des quelques remarques qu'avec votre bienveillante permission je proposerai à votre méditation, comptant sur votre patriotisme pour les encourager, et sur votre enthousiasme pour les faire fructifier au profit de la patrie.

I

D'où venons-nous?

Le voyageur médite à travers les plaines inconnues qu'il parcourt; la réflexion s'impose de force alors; il est loin, l'inconnu se présente, il cherche à se retrouver, par ses souvenirs, aux lieux chéris de son enfance, la chaudière paternelle est si riante,—il se retourne pour constater la route parcourue, les obstacles écartés, les difficultés vaincues. Là, il reprend de nouvelles forces, un nouveau courage pour lui faire mieux supporter les fatigues à venir. C'est l'histoire de l'humanité voyageuse sur la terre.

L'homme aime à dérouler ses titres de noblesse, à étaler ses parchemins; il y a comme un parfum de poésie dans les choses antiques. Ouvrons donc le livre de nos origines pour y constater les travaux, les obstacles, les revers, les succès de nos pères, pour y recueillir ce fonds de vraie poésie; ce cachet de grandeur, cette ampleur de vue, ce dévouement héroïque qui se déroulent à chaque page de notre histoire. Que le passé se reflète sur le présent, et que l'avenir n'en soit pas indigne. Voilà pourquoi il est avantageux de nous demander la raison de notre existence, d'examiner la route parcourue, les moyens à adopter pour accomplir la mission qui nous a été confiée.

Dieu a assigné à chacun un but spécial dans les rangs de la grande armée humaine: L'union est son œuvre, l'amour procède de lui. L'amour issu du bien est le gage le plus fort du bonheur des nations, comme la haine, fruit du mal, est l'obstacle le plus sérieux à leur bien-être.

Le 16^{me} siècle a bu le poison de la division, il a mangé le pain de la haine; son cœur s'est épris soudain d'un besoin irrésistible de destruction. Il s'est préparé lui-même ses propres ruines, comme ce roi malheureux,

assassin de son père, il a appelé sur lui-même la réprobation céleste. Dans sa haine profonde il a détruit les états qui soutenaient le monde ; l'autorité a été méconnue, la loi persécutée, la religion outragée, la royauté amoindrie. Le monde, victime de ses faux principes, devait succomber plus tard dans les horreurs d'une agonie de larmes, de désespoir et de sang. Telle fut l'œuvre terrible et la responsabilité effroyable qu'assuma le seizième siècle. Oui :

O siècle ! on a bien vu parfois d'épais nuages
S'amasser, se grouper sur la route des âges ;
On a vu sous le sceptre ou d'un peuple ou d'un roi,
Bien des hontes jaillir comme ta honte à toi.
Mais, O siècle pervers ! leur fange égay, moins crue,
Mais eux gardaient la sève, et toi tu l'as perdue !
Car tu manques de foi

L'arche sainte des destinées de la civilisation chrétienne n'étant plus en lieu sûr, en Europe, devra traverser les océans sur les vaisseaux de Jacques-Cartier, pour venir prendre possession de son nouvel empire et se reposer à l'ombre des forêts vierges de ce continent. C'était la vieille foi qui venait contracter une alliance nouvelle avec la jeune liberté. Ce que l'on croit un malheur est un bienfait ; une ruine complète, est une sauvegarde absolue. Ce que le ciel garde est bien gardé.

Les destinées de la foi sont le secret de Dieu ; destinées qui semblent varier à époques déterminées dans les annales du temps. De même que le soleil n'éclaire pas l'univers entier, tout à la fois, de même la clarté divine ne pénètre pas chez tous les peuples en même temps. Quand l'aurore resplendit à travers nos nuages du matin, les ombres du crépuscule se dessinent déjà aux rivages de nos antipodes. L'astre lumineux qui nous donne quotidiennement sa bienfaisante chaleur, opère sur lui-même un mouvement lent requérant plusieurs milliers d'années pour s'accomplir. La foi agit de même : elle brille journellement aux yeux de quelque nation, mais dans sa marche bienfaisante, elle semble suivre le mouvement de rotation que la main de son auteur lui imprime.

L'Orient fut son premier berceau, l'Occident est aujourd'hui son dernier refuge, comme si l'Amérique était destinée à devenir son tombeau, en même temps que celui de l'humanité toute entière. Car, quand la somme du mal

l'emporte sur celle du bien, que l'iniquité submerge le monde, celui-ci périclite ; les nuages sont alors saturés d'une électricité particulière qui asphyxie les peuples. Quand, comme de nos jours, l'autorité est bannie ou qu'elle n'excite plus même le mépris, mais effleure seulement cette coupable indifférence mille fois plus intolérable que la haine, quelque chose de funeste se prépare dans les secrets de l'avenir.

Cette vérité, vieille comme l'histoire, est proclamée par toutes les nations.

L'Asie a rejeté la foi du côté de l'Occident, l'Afrique sera alors son partage et sa conquête. Aussi y compte-t-on plus de sièges épiscopaux, à l'époque du grand évêque d'Hippone, qu'il y en a aujourd'hui dans tout l'univers.

Cependant, ce pays ne saura pas conserver les douces lumières de cette envoyée divine, et, sous les chauds rayons de son soleil éclorera l'abrutissant despotisme. L'Africain comme l'Asiatique, terrassé, s'éprend des mensonges de la fable, Mahomet sera vainqueur, le Croissant bannira la croix, Satan triomphe !

Chassée de ce pays, cette céleste messagère cherchera un refuge encore plus à l'Occident, l'Europe deviendra bientôt son domaine. Voyez, sous son souffle créateur, quelles merveilles s'y produisent, quelle vie nouvelle s'y répand. Ici tombent les idoles, là s'écroulent les temples des faux dieux, les sacrifices humains cessent ; une ère de bonheur et de liberté se lève sur un peuple nouveau. La France prend rang parmi les nations. Aux baptisés de Clovis appartiendra désormais la victoire s'ils sont fidèles à leur sublime mission. Mais si le Dieu des chrétiens est un Dieu jaloux, c'est pardessus tout celui de la fidélité, qui récompense ou châtie les nations, en raison directe de leur conduite sous ce rapport.

Ce siècle impie dont nous venons de parler apparaît à l'horizon du temps. Luther lève l'étendard de la révolte contre Rome, base de toute autorité, les rois sont entraînés dans cette audacieuse révolte, sans se douter qu'ils proclament, par là, leur propre déchéance, en sanctionnant la souveraineté des peuples. Tout l'édifice social est ébranlé ; l'on sait quelles furent les conséquences tragiques pour l'Europe, de ce nivellement d'autorité. 93 sera le monstre naturel, produit de l'alliance

diabolique du despotisme et de l'anarchie. Enfant de la haine, le 18^{me} siècle étouffé dans ses crimes n'a pas voulu de la miséricorde.

*Sicéle inique, toi seul dans ta haine profonde,
N'as point de ces retours vers le malin du monde :
Ton âme s'est faussée à force de sentir,
Et sa trompeuse voix ne peut que te mentir.
Toi seul ne sauras point te retrouver toi-même,
Ni prendre pour linéol à ton heure suprême,
Un dernier repentir.*

N'avez-vous pas peur pour la foi ? Cette messagère du Très-Haut va-t-elle périr ? Les ténèbres vont-elles s'appesantir sur l'univers ? La parole du crucifié aura donc été vaine ? Le souvenir du Golgotha sera-t-il effacé de la mémoire des hommes ?

Soyez tranquille, à l'occident de l'Europe, par delà des mers immenses, existe un vaste continent que le génie d'un navigateur Génois a entrevu dans ses rêves. Colomb, Jacques-Cartier, Samuel de Champlain, De Maisonneuve seront les portes-flambeaux de la lumière véritable qui brillera d'un nouvel éclat sur ces plages inconnues. Le sang a une force ignorée, une vertu à nulle autre pareille : la foi ne germara jamais mieux que quand elle sera arrosée du sang des martyrs : Brebœuf, Lallemand, Jogues, Garnier et autres, sont des victimes mûres pour le sacrifice ; et, l'homme sauvage, étonné de leurs vertus, subjuga par leur dévouement, après avoir bu leur sang dans le crâne de ses ennemis, courbera enfin son front farouche pour y laisser tomber l'eau régénératrice du baptême, signe de la rédemption, et gage de son salut.

Notre mission semble s'accentuer déjà, se dessiner plus clairement. Oh ! qu'il serait doux d'évoquer ici, au milieu de cette foule innombrable, les mânes de nos grands capitaines, les nos célèbres guerriers, de nos saints missionnaires, de nos preux chevaliers, de nos valeureux ancêtres, si le temps nous le permettait, afin qu'ils nous retracent en caractère de flammes, les grands travaux accomplis pour asseoir ici, sur les rives de notre fleuve géant, cette nationalité canadienne, que vous représentez si dignement ici et dont, du haut du ciel, ils doivent être si glorieux en ce moment.

Délégués des Canadiens de Champlain, (N.Y.), toujours dévoués, malgré leur éloignement de la patrie ; tou-

jours patriotiques, malgré leur exil ; toujours catholiques, malgré l'abandon où ils se sont longtemps trouvés, avant que le ciel leur ait envoyé des Pasteurs zélés, des missionnaires dévoués comme l'éloquent chapelain de la Société Saint Jean-Baptiste, (Rév. F. J. Chagnon) pour les fortifier, les consoler et les encourager, qu'il soit au moins permis d'affirmer ici qu'ils aiment toujours Samuel de Champlain, le découvreur de leur beau lac ; celui-là même qui a donné son nom à leur magnifique village, et à la charmante petite rivière qui l'arrose et l'embellit. (*Applaudissements.*)

Ainsi, compatriotes, de Québec, cœur contre cœur, poitrines contre poitrines, serrez la main à ceux de Champlain, car vous êtes deux fois frères, et par les liens indissolubles du sang et par ceux toujours si forts, chez les nobles natures, de la reconnaissance pour le saint et héroïque fondateur de votre noble cité.

Montréal, sœur cadette de votre ville, la métropole commerciale de notre Puissance, la ville des grandes œuvres et des sacrifices, était fondée par l'immortel de Maisonneuve trente-quatre ans après la vôtre, au milieu de toutes sortes de dangers de la part des farouches enfants des bois. La guerre fut la première condition de nos ancêtres ; elle revêtait alors les caractères les plus cruels et les plus sauvages. Nos pères semblent être nés soldats. Ils défendent ce sol conquis au prix de si grands sacrifices ! Est-il étonnant qu'ils aient tant aimé leur chère Nouvelle-France, elle leur avait coûté tant de larmes, tant d'efforts, tant de sang !

Non-seulement ils défendent leur nouvelle patrie, mais ils l'évangélistent ; ils se font apôtres, puis laboureurs. *Soldats, Apôtres, Laboureurs !* résument donc notre vie nationale, notre vie politique, notre vie religieuse : Trois fleurons de notre couronne historique trop nobles, trop beaux, trop précieux pour que nous les laissions jamais se ternir.

Pendant que les Canadiens affirment leur puissance dans cette Nouvelle-France, objet de leur amour, que Subercasse lutte ardemment pour sa chère Acadie, d'autres, non moins courageux pénètrent au fond des immenses déserts, des vastes solitudes de l'Amérique : D'Iberville détruit la

flotte anglaise sur la baie d'Hudson et s'avance jusqu'à la Louisiane où il assoiera une nouvelle colonie, Varennes de la Vérandry (1728) pénétrant à l'extrême ouest, jette une série de forts le long de l'Assiniboine, et depuis les Montagnes Rocheuses à la vallée de la grande Saskatchewan, lesquels serviront plus tard de jalons au grand Pacifique Canadien à travers nos immenses prairies du Nord-Ouest.

Marquette, l'un des fondateurs du Michigan, s'avance, suivi de Joliette, des rives du Mississippi à celles de l'Arkansas. D'autres Canadiens accompagnent LaSalle au Texas tandis que Juchereau de St. Denis pénétrera jusqu'à Mexico après avoir fondé Natchitoches. Les forts de Niagara et de Mackinaw sont l'œuvre du Marquis de Vaudreuil et Milwaukee a pour fondateur Solomon Juneau, Laurent Ducharme, etc. Tout l'Ouest est à nous, Oswego, Niagara, Fort Du Quesne, aujourd'hui Pittsburg, dans la Pensylvanie, Détroit, Mackinaw, Fort Chatre, Chaokia, Prairie-du-Rocher, St. Louis fondée par Auguste Chouteau, (J. Tassé C. de l'O.) sont fondés par nos pères.

De si grands succès avaient surexcité l'envie de leurs ennemis, l'avenir de l'Amérique allait bientôt se jouer à jamais. Les armes françaises victorieuses sur tout ce nouveau continent allaient bientôt y jeter un sanglant mais dernier éclat, comme si la Providence eût voulu se moquer des plus heureuses combinaisons humaines, afin de mieux montrer l'efficacité de sa propre action.

Les Anglais battus, de toutes parts, n'osaient plus mettre le pied sur les routes de Québec à la Nouvelle-Orléans, les vallées du St. Laurent et du Mississippi sont enfin libres, l'Angleterre humiliée partout, perdait de son prestige dans les deux mondes. Dans la Méditerranée, Minorque lui était ravie, les Anglo-Hanovriens capitulaient à Closter Seven, la dernière armée de Frédéric, l'unique alliée de Georges II était écrasée sous les coups des armes russes, alliées à celles de la France et de l'Autriche. La condition de l'Angleterre était tellement humiliante et si décourageante qu'Horace Walpole lui conseillait "de couper ses câbles et de voguer à la dérive vers quelque océan inconnu."

C'est alors qu'un homme, courbé sous le poids d'infirmités précoces, ap-

parut à la tribune, comme le génie titulaire de sa nation. "Je sauverai ce pays et moi seul le peux" s'écria William Pitt. De ce moment là, Dieu qui veut nous arracher des mains de la France marchant déjà rapidement vers la révolution, permet que nous changions de maître. Il se chargera de notre protection; Lui qui avait tenu en réserve les agents de la perte de ce pays pour la France. Ces agents furent l'incurie du Gouverneur d'alors, l'abandon de la mère-patrie, la clairvoyance de Pitt, la discorde, la famine et la concussion. Le voleur Bigot avait l'intendance de la Colonie. Dire ce qu'à dû souffrir la grande âme de nos pères, dans ces tristes circonstances, serait au-dessus de nos forces.

Le grand Roi venait de s'éteindre, en laissant aux mains d'un jeune homme faible, efféminé et dissolu, les rênes du pouvoir. Le lâche Louis XV abandonnera, aux ricanements de Voltaire, à ses propres forces, la Nouvelle-France en butte à ses nombreux ennemis. Des prodiges de valeur s'y accomplissent; le lieu d'où je vous parle est un lieu terrible! encore tout ruisselant du sang des braves; ces monuments, non loin d'ici redisent toute une épopée de terribles combats, qui au milieu des nuages de fumée et des flots de sang célèbrent encore le courage de nos pères et les vertus guerrières, civiques et chrétiennes de l'immortel marquis de Montcalm, le plus grand de nos héros, et le plus brave de tous nos défenseurs. La renommée de ce général—premier échelon de sa gloire—est déjà universelle à cette époque. Le temps n'a fait que l'agrandir et la consolider. Sa vie ne fut qu'un long drame ayant le patriotisme pour but, l'exaltation de la vérité pour moyens, et le triomphe de la France pour objet. (*Applaudissements*)

Montcalm résume en lui toutes les qualités de nos ancêtres, il imprime au front de notre Canada le génie des grandes luttes, la vaillance du soldat, l'intrépidité du héros! On le voit partout, à travers les solitudes, parcourant les déserts, organisant des armées, rassemblant ses alliés, ses sauvages fidèles, et attaquant avec une audace inouïe, des ennemis nombreux, aguerris et bien organisés; s'emparant de leurs retranchements, culbutant leurs ramparts, rançonnant le soldat anglo-américain, déjouant les calculs les plus

savamment combinés des armées anglaises, se frayant un passage par les vallées, par les grands lacs, par les hautes montagnes jusqu'au cœur des régions ennemies.

La bravoure que montra toujours le vainqueur de William Henry et de Carillon, la loyauté de son caractère ferme et généreux, son amour invincible pour la Patrie, et qui grandissait avec le péril, sa présence d'esprit dans les moments difficiles, son génie organisateur, l'empire qu'il exerçait sur ses subordonnés le constituent l'une des plus grandes figures de notre histoire. La gloire lui servit d'escabeau; l'honneur de bouclier; la foi de but, l'espérance d'auréole.

Ce fut le 14 septembre 1759 que ce grand général, en défendant les murs de votre cité, vit couronner sa fin glorieuse; et en tombant, victime du devoir, ce soldat courageux, s'enveloppant dans les plis du drapeau national, se leva une dernière fois comme pour saluer la France et mourir. (*Applaudissement.*)

Canadiens! Montcalm, cet historique martyr de l'héroïsme national, c'est notre modèle; la vieille église des Ursulines conserve ses cendres, les Plaines d'Abraham ont bu son sang, pour vous, gardez toujours son souvenir dans vos cœurs. (*Applaudissement.*)

Sept mois plus tard (le 28 avril 1760), les mêmes Plaines seront témoin de nouveaux courages, 1,200 ennemis joncheront le champ des morts. L'intrépide Lévis et le vaillant Bourlamarque, le brillant Bougainville s'y signaleront encore par des prodiges de courage, d'audace, de valeur et d'héroïsme; mais, c'était écrit, les jours de la France étaient comptés en Amérique, et la capitulation de Montréal, prélude et base du traité de 1763 (à Paris 20 janvier) allait bientôt se signer, la 225^{me} année après que Jacques-Cartier eut planté sur ce continent le drapeau aux fleurs de lys.

Tel est, en quelques traits imparfaits, le résumé de nos origines. Histoire remplie de dévouement, sublime de sacrifices d'abnégation, de grandeur et d'héroïsme. (*Vifs applaudissements*)

II

Qui sommes-nous ?

Messieurs, pourquoi faut-il, quand tout est fête, quand votre Cité est

pleine de sourire, vos parterres couverts de fleur, et vos arbres de verdure, quand tout prête à la joie et à l'espérance, pourquoi faut-il jeter une note plaintive au milieu de ces flots d'harmonie! une pensée sombre au sein du bonheur universel qui nous entoure! jeter un nuage opaque sur ce brillant soleil qui nous éclaire! La douleur est donc inséparable de la joie; et ce pauvre cœur humain n'est-il pas une lyre merveilleuse où les sentiments les plus opposés, en apparence, les plus antithétiques, en faits, se modulent en même temps?

Que nos âmes en deuil gémissent donc au milieu de nos réjouissances nationales, au souvenir des ruines de tout un peuple écrasé mais non vaincu! Puis cette larme versée, ne perdons pas pourtant confiance; à côté du poison ne se trouve-t-il pas le dictame! A travers les nuages de fumée de la dernière bataille livrée pour conserver ce pays à la France, n'y voyons-nous pas poindre comme un rayon d'espérance, comme le consolant aurore d'un jour moins sombre!

Vous avez vu quelquefois une forêt abandonnée à la cogné du bucheron: Rien n'est épargné; les vieux arbres sont abattus de même que les jeunes tiges sont rasées. Et, cependant, attendez un peu, rien n'a péri, tout renaîtra; bientôt vous y retrouverez l'ombrage, le frais et le repos; l'impérissable témoignage de fécondité, de jeunesse, de beauté, de force et de vitalité. (*Applaudissements.*)

Oh! pourtant, qu'il fut poignant l'instant du départ des restes mutilés de nos derniers défenseurs! qui, entassés, à l'étroit, sur des vaisseaux ennemis sont longtemps et impitoyablement battus par une mer orageuse, comme si les flots de notre grand fleuve eussent voulu protester contre le départ de ces braves! Et quand les nobles, les seigneurs et les grands furent partis, nous restâmes seuls pour combattre, avec notre clergé pour guide, contre l'oppression des ennemis; oui, nous pouvons le répéter avec notre poète de ce jour, M. Poisson:

Nous sommes tous restés, nous, fils de la roture,
Pour cultiver ces champs noblement défendus,
Pour donner à nos morts la sainte sépulture
Et recueillir partout nos vieux drapeaux perdus.
Oui, nous sommes restés pour démontrer au monde
Qu'une blessure au cœur peut se cicatrifier.
Que notre sang est pur, que le sol qu'il féconde
Peut enfanter des preux sans jamais s'épuiser.

Ciel, qui avez eu pitié de notre nation et qui vous êtes montré à nos pères du milieu de leurs sanglants revers et de leurs ruines fumantes, quelle reconnaissance ne vous devons-nous pas ?

Où ; dans nos joies, comme dans nos douleurs, laissez-nous, Canadiens, vous rappeler le nom de ce Dieu qui protège le grain de sénévé confié à la terre, qui envoie sa brise porter le pollen aux fleurs, qui donne à ces arbres leur parure et à la grande nature de ce pays, sa magnificence, qui élève ou abaisse les nations, agrandit ou détruit les empires, et qui nous a sauvés alors d'une complète destruction. (*Applaudissements.*)

Ce qu'on aurait pu croire alors une ruine inévitable n'a-t-il pas été l'occasion de notre salut, comme nation catholique ? (*Applaudissements.*)

Ce que Dieu protège est à l'abri de la destruction des hommes, et avec le ciel la défaite de nos pères fut une infortune sans décadence, un malheur sans honte, une capitulation sans faiblesse. Comme nation, nous avons pardonné, dans le temps, à nos vainqueurs, car il nous reste l'éternité, pour nous venger comme particuliers. D'ailleurs, dans la liquidation universelle des peuples chacun devra rendre compte de ses œuvres. (*Applaudissements.*)

Pourtant qu'il fut sombre le lendemain de l'abandon de ce pays aux mains de ses ennemis ! que la séparation a dû coûter de larmes ! Un jour, Sainte-Edwidge sollicitait Jagellon en faveur de malheureux polonais, dépouillés de leurs patrimoines. Ce prince répondit à sa royale épouse : Ne pleurez plus, je leur ai rendu leurs biens et leurs demeures. Celle-ci, qui avait du cœur, s'écria : " *Mais qui leur rendra leurs larmes ?* " Eh bien ! le ciel s'est chargé de cette restitution à notre égard. Nos pères, nos biens, notre patrie, nous ont été conservés, malgré les dangers auxquels nous fûmes constamment exposés ; et, aujourd'hui que notre horizon s'est agrandi d'un océan à l'autre, que nos chers frères les Acadiens, si dignes de notre sympathie, et que nos enfants, les malheureux Métis, si dignes de notre compassion nous sont rendus, nous pouvons dire avec un légitime orgueil : Québec ! regarde, compte, si tu peux les

nombreux enfants qui te viennent de toutes parts, ces fils que tu ne connaissais même pas, qui accourent comme pour te dédommager du lâche abandon de ta mère-patrie d'autrefois. (*Applaudissement.*)

O philosophie profonde et mystérieuse du Ciel. O admirable destinée Canadienne qui se manifeste ici-bas, après avoir été longtemps caché dans les secrets là-Haut !

La France avait sapé la base des grands principes, sauvegarde des sociétés ; elle devait subir les rigoureuses conséquences de ses trahisons. Elle avait maculée cette blanche robe virgine dont l'avait revêtu Saint-Rémi en la proclamant la " Fille aînée de l'Eglise," elle avait oublié le Baptême de Clovis. Elle s'était éivrée du poison de l'erreur, et du moment que la coupe de ses iniquités a été pleine, elle déborda. Nous savons ce que furent les suites nécessaires, mais funestes de la Révolution, conséquences fatales auxquelles, pas plus que les autres colonies aussi éloignées que nous de la Mère Patrie, nous n'aurions échappés si le lien entre elle et nous n'avait pas été violemment rompu auparavant. (*Applaudissement.*)

Notre destinée était d'échapper aux inénarrables malheurs de la France révolutionnaire, impie et dégénérée, et de conserver intacte le précieux dépôt de notre foi, ardent notre patriotisme, forte notre espérance ; Et, sous une domination étrangère, antipathique et protestante, nous devons rester Canadiens-Français et Catholiques ! Car, si les lois modifient la constitution des peuples, c'est leur religion et leur volonté seule qui font leur nationalité. (*Applaudissements.*)

Ce conflit de deux grandes races se disputant l'empire de ce continent a quelque chose de terrible, de grandiose et de mystérieux ; elle croit combattre, en leur propre nom, pour la domination d'un monde, et elles ne font qu'exécuter les évolutions célestes au profit de la gloire d'en Haut ! L'homme, ne saurait sonder, sans frayeur, les mystères tenus secrets dans les hauteurs cachées de la gloire. Au delà du rayon visuel borné par les ombres, nous soupçonnons vaguement l'harmonie de grandes merveilles, comme à l'approche d'une montagne qui nous dérobe l'Océan, l'on entend son vague murmure

qui nous fait déjà pressentir son immensité et sa puissance.

Le soir, quand les grandes ombres descendent et enveloppent l'horizon, l'on saisit mieux, ce semble, toute l'incompréhensible grandeur des choses que nous ne pouvons mesurer : Le mystère, ouvert par les portes de la Foi, laisse entrevoir quelque chose de ses étonnantes profondeurs. C'est ce symbolisme qui nous sert de point de comparaison pour découvrir les rapports intimes de l'harmonie des relations divines et des destinées providentielles des peuples. Voilà pourquoi, comme nation catholique, nous devons bénir la conquête de notre pays, par la protestante Angleterre.

Dans sa tendresse de père, dans son héroïsme de soldat, dans sa grandeur d'âme de chrétien, Montcalm avait sollicité, pour toute faveur, du général ennemi, de traiter avec modération et bonté ses chers canadiens. C'était le dernier vœu de cet illustre mourant, martyr du devoir. Murray n'y fera aucune attention ; la tyrannie s'appesantira sur notre pays. Pourtant nos pères auraient dû n'exciter que le sentiment de l'admiration chez leurs vainqueurs, s'ils en avaient été capables. Car, de même que le génie impose le respect, de même aussi la grandeur d'âme commande l'admiration. Or, ce génie et cette grandeur d'âme revêtent une forme plus solennelle encore quand ils résument l'héroïsme du malheur. Le faible se résigne au sein de l'adversité, abdique temporairement ses droits, mais cette abdication comporte une double victoire et contre lui-même et contre ses oppresseurs. C'est pourquoi inclinons-nous, avec respect, devant la grandeur et la force de nos pères, qui malgré leurs revers, malgré les injustices dont ils furent les victimes, malgré les persécutions dont ils furent l'objet, surent conserver toujours cette placide sévérité du cœur, cette héroïsme, cet esprit de foi et d'union, cette cohésion qui les préservèrent sur cette terre d'Amérique, que Dieu leur a donnée, dans son amour, pour sa propre glorification et leur bonheur.

Conservons donc soigneusement, comme un dépôt sacré, nos traditions religieuses et nationales, qui semblent ne plus être, hélas ! qu'un faible écho des temps disparus, en ces temps d'ou-

bli où la haine obtient droit de cité, parmi nous, et où la division paraît vouloir y établir sa demeure en permanence.

Nos luttes ont été longues ; elles ne sont pas encore terminées, cependant, elles nous ont aguerris et nous avons pu résister à tous les empiètements. Ce fut ainsi que nous pûmes conserver notre territoire, notre religion, notre langue et nos institutions, en dépit de tous les obstacles et des machinations de nos ennemis.

L'Angleterre, enflée de ses succès, ne se laissant arracher que par bribes des lambeaux de liberté que les Canadiens réclamaient. Une circonstance heureuse pour eux vint à leur secours ; les colonies américaines secouaient, d'un bras énergique, le joug fatigant d'Albion, en proclamant : " que le soleil de la liberté venait de se montrer à l'horizon." Ce fut comme l'éclair qui tout en démontrant la fureur des éléments, indique au voyageur attardé, à travers les solitudes, sa route qu'il ne peut plus entrevoir. La Providence, en affaiblissant ainsi l'orgueilleuse conquérante, voulut élever un rempart à son ambition, un contre-poids à sa tyrannie, en arrachant à sa tutelle grâce à l'efficace intervention de la France elle-même ce peuple américain qui devait, plus tard, offrir un asile à tant de malheureux Canadiens, enfants privilégiés de cette Nouvelle-France, que le Seigneur s'était taillée, dans son amour, pour y conserver le précieux dépôt de cette divine persécution, de toutes parts, dans le vieux monde ! (*Applaudissements.*)

C'est ainsi que les voiles mystérieuses se soulèvent petit à petit, pour nous montrer notre route et éclairer notre marche à travers les sentiers chéris de la patrie. C'est ainsi que malgré son abandon la France nous protège encore.

Inutile de vous rappeler ici les efforts constants de nos pères pour notre émancipation civile, politique et religieuse ; ils sont encore présents à votre mémoire et nos éclatantes victoires, sous ce rapport, sont dues à l'union intime de notre dévoué et patriotique clergé et de la nation. Union, gage de force que la libre-pensée, dans toute son horrible audace, ne pourra jamais briser, espérons-le pour notre

avantage et notre prospérité. (*Applaudissements.*)

De la cession à 1837 ce ne fut, en effet, qu'une chaîne non interrompue de luttes gigantesques, contre la tyrannie d'un vainqueur égoïste et ambitieux. Enfin, notre révolte, longtemps comprimée éclatait comme la foudre, bien que l'orage eut longtemps grondé d'avance. Fruit d'un odieux despotisme ou éclosion de l'amour national, cette révolution et les événements qui en furent la suite ont été diversement appréciés.

Du sang a été versé ! O lugubre souvenir ! Pourquoi ne pas jeter un voile sombre sur cet horrible tableau ! Il n'y a donc pas de bonheur sans mélange, de joie sans larmes ? Un sanglant échafaud se dresse devant nous ! Hâtons-nous d'y apporter la fleur du lys mariée à la feuille d'érable, de le couvrir de palmes, de l'entourer de lauriers, car, il fut le tombeau de la tyrannie et l'escabeau par où nos martyrs montèrent pour escalader les hauteurs de la liberté. Nous avions dû auparavant trouver le drapeau Anglais afin qu'à travers ses déchirures un peu d'air y passât. Les dignes populaires sont rompues, le pouvoir de céder ; le gouvernement responsable nous est enfin octroyé. La face de notre pays est changée, nous prendrons bientôt rang parmi les grandes nations. (*Vifs applaudissements.*)

En vain, pour nous punir, la protestante Angleterre essaiera-t-elle de nous noyer, en nous fusionnant avec le Haut-Canada, en vain réunira-t-elle tous les obstacles à notre marche ; Dieu est avec nous — nos destinées s'accomplissent en Amérique et quand nous aurons solidement assis notre nation sur les bords de notre fleuve-roi, alors de ses rives enchanteresses se détacheront des essaims de colonies qui s'avanceront vers les grands centres américains, dans les États-Unis, ou marcheront vers cet immense Nord-Ouest, sur les traces ensanglantées de nos missionnaires, pour y former comme les avant-postes et les contre-forts de notre nation, qui se répandra, tôt ou tard, sur toute la partie du continent de cette jeune et vigoureuse Amérique.

Longtemps ils cacheront leur nombre et quand la confédération s'accomplira ils se donneront la main dans une

étroite commune, par dessus les montagnes et les grands lacs pour resserrer davantage les liens de cette puissante fraternité que le temps ni l'espace, ni la séparation n'ont encore pu détruire—semblables à cet arbre des îles de Tylos, qui, au sein de la nuit clot ses brillantes fleurs pour ne les laisser s'épanouir qu'au sourire de l'aurore aux caressants rayons du soleil levant. Les Canadiens ont longtemps caché leurs vertus, leur nombre, leur force d'expansion, afin de les faire mieux épanouir au grand jour, sous la vision de Dieu, aux regards étonnés des peuples de ce continent. Voilà, Messieurs, ce que nous avons été : voilà qui nous sommes. (*Applaudissements prolongés.*)

III

Où allons-nous ?

Grave et importante question à laquelle tous, tant que nous sommes, Canadiens de ce pays où frères de l'exil, devons nous efforcer de donner une heureuse solution. De fait, à voir la marche des choses dans notre chère Patrie, quand l'on songe, que les mêmes causes produisent généralement les mêmes conséquences, l'on est porté à s'éprendre d'un vague sentiment de tristesse, de crainte et d'inquiétude. Serons-nous fidèles à nos voies ? à notre but ? à notre mission ?

La vie des peuples, comme celle des individus, a ses destinées particulières, marquées par des décrets supérieurs. Le dogme de ces destinées ne saurait contredire celui de la liberté qui est essentielle à la fin de tous. Autrement que deviendraient le mérite de ses récompenses, le crime et ses châtements ?

Tout a été créé avec ordre, nombre, poids et mesure ; il y a harmonie universelle et complète dans le plan terrestre, façonné par une main divine. Aussi, l'étude de leurs fins civiles, matérielles et religieuses est-elle nécessaire aux peuples pour atteindre plus sûrement à ces fins. Pourquoi sommes-nous placés sur ce continent plutôt qu'ailleurs ? pourquoi avons-nous reçu la foi de préférence à tant d'autres ? pourquoi jouissons-nous d'une plus grande somme de bien-être et de liberté que d'autres nations, etc. ?

Le peuple d'Israel nous offre un exemple frappant de la doctrine que nous avons ici posée en principe. Sa mission lui était clairement tracée ; si elle n'était pas politique, elle était exclusivement religieuse. Elle l'emportait donc sur celle de plusieurs autres nations, de toute la hauteur qui sépare les grands intérêts de l'Eternité de ceux du Temps. Voilà pourquoi sa chute fut si profonde, ses malheurs si grands, ses maux si irréparables ! L'es-compte est en raison du crédit il a rendu compte de ce qu'il avait reçu.

Voyez ce peuple, objet de si grandes prédilections, de Jehosah devenir l'op-probe du monde comme ce puissant Samson, qui fut l'une de ses plus frappantes figures, dont les yeux fermés violemment à la lumière, est forcé de servir de jouet aux enfants de ses persécuteurs, ou de tourner une meule en signe d'amère dérision pour ses inutiles efforts à reconquérir les biens inappréciables qu'il a perdus. Le peuple Juif n'est-il pas irrémisiblement condamné à l'aveuglement ? à l'exil ? à la proscription ? Lui aussi ne merche-t-il pas, les yeux éteints à la lumière divine, à travers les continents sans patrie, sans langage particulier, sans drapeau national, sans signe de ralliement, sans représentation, sans droits et sans pouvoir, exposé à la pitié de l'univers, et à l'indifférence des gouvernements.

Mais où est donc le peuple, qui ayant failli à sa mission, aurait échappé à la vengeance céleste ?

N'avons-nous pas vû avec frayeur, la voluptueuse Babylone exhaler son dernier râle, sur le bûcher de Sardana-pale ? La parjure Carthage, la vénale Ninive, la mercantile Sidon, ne sont-elles pas en ruine complète ? Qu'est devenue cette Grèce antique, si brillante, si poétique, éprise d'une égale ardeur pour la laideur du vice et la beauté de l'art ? N'a-t-elle pas vû saccager ses temples, renverser ses statues et briser ses monuments ? Et puis cette Rome fameuse, siège de force et de grandeur terrestres, maîtresse de l'univers, centre de la toute puissance d'alors, qui a tout sacrifié pour la domination du monde, en violant toutes les libertés, en souillant tous les droits, en prostituant tous les devoirs, n'est-elle pas dix fois prise, anéantie, con-

quise et assujettie à ces mêmes barbares qu'elle méprisait le plus ?

Comment comprendre, sans la ferme croyance à la destinée des nations, les abominations dont l'histoire tient compte ? Combien d'injustices inexplicables, de morts injustes ? de crimes sans motifs ? d'iniquités sans nom ? Le dogme de la solidarité seul explique la justice des châtiments dont un peuple est frappé pour une faute à laquelle tous n'ont pas participé. Ce dogme trouve son explication naturelle dans la faute Adamique.

Voyez quelles cruautés accompagnent les Espagnols au Mexique. L'on s'éprend d'un indiscible sentiment de tristesse au souvenir des atrocités commises contre ces pauvres sauvages qui prennent leurs bourreaux pour des dieux !

Et pourtant, Fernand Cortez et ses successeurs ne seront que les implacables instruments de la colère céleste, s'exerçant, sans pitié, sur ce peuple de *Cannibales* qui engraisaient lentement les victimes, pour jouir plus longtemps de leur agonie et mieux se repaître de leur sang. Montezuma lui-même n'avait-il pas sacrifié, l'année précédente la conquête de son pays, quatre-vingt deux mille hommes, dans une seule fête et pour un seul spectacle !

Maintenant, philanthropes, gémissiez sur les malheurs de Montezuma ! pleurez sur les massacres horribles de sa nation, l'anéantissement complet de ses palais et de ses temples et les derniers vestiges de ce que furent les *Fils du Soleil* !

Mais, poursuivons plus loin notre investigation. Que sont devenus les richesses infinies, les trésors incalculables apportés par les Espagnols de l'Inde et du Mexique ? Où est la puissance de l'Espagne ? Où est sa force ? Instrument rejeté à son tour, ses possessions lui ont été ravies, en Asie comme en Europe. Désolée, amoindrie, déchirée par les guerres civiles, effacée du rang des grandes nations, malgré sa vaillance, sa fierté et son orgueil, elle ne pourra même pas protéger ni retenir la plus grande partie de ses îles si riches, perles précieuses de l'Océan, derniers vestiges de ses sanglantes conquêtes en Amérique, contre l'insolente agression d'une bande de flibustiers ! Pauvre Espagne, où sont tes gloires d'autrefois, sonde ton cœur et

dis si tu n'a pas mérité tes châtiments ?

La conscience humaine saura-t-elle donner la solution de ce double châtimement ? Des Mexicains, par fanatisme, les Espagnols, par avidité, versent à flots le sang humain, ils subissent les conséquences rigoureuses de leurs crimes. N'est-ce pas la loi de l'histoire et celle de la ruine des empires ?

C'est ainsi que le ciel se sert d'un peuple pour en châtier un autre et que les révolutions sanglantes sont les moyens de la justice divine ici-bas. (*Applaudissements.*)

Le christianisme seul sait expliquer la marche des événements, et en découvrir la philosophie de l'histoire, à l'aide de la boussole lumineuse de la foi, du dogme du péché originel qui est l'unique fondement de la véritable philosophie de l'histoire.

C'est en vain que les nations veulent se passer de religion, c'est en vain qu'elles tournent dans le cercle étroit de leur ambition humaine, qu'elles s'agitent pour arriver à leur but, c'est Dieu qui les mène à l'abîme où à la gloire, qui servent également les fins de sa justice où celles de sa miséricorde. De nos jours, l'Italie s'irritant contre la prétendue oppression de son gouvernement papal, proclame sa séparation de Dieu en affirmant qu'elle se fera d'elle-même. *Italia fara da se.* L'on sait comment cette pauvre nation s'est reconstituée depuis Cavour. Les cercles de ses oppressions vas rétrécissant d'heure en heure. Pour elle, comme pour ceux qui entraînent dans l'enfer du Dante. "*Il n'y a plus d'espérance.*"

Napoléon III, imbu des idées modernes, a voulu s'émanciper en proclamant le principe des grandes agglomérations; principe si fécond en désastres pour la France actuelle. L'empire a cru produire Solferino et n'a fait que Sadowa; il a rêvé célébrer une éclatante victoire à Berlin et il ne s'est réveillé qu'en face de l'épouvantable catastrophe de Sedan.

Mais comment parler de Napoléon sans penser à la nation française ? et comment parler de cette dernière sans verser des larmes sur ses chûtes, ses divisions, ses malheurs et sur ses ruines patriotiques, morales et religieuses ?

Oh ! taisons-les plutôt, car la France, au fond de l'abîme comme au sommet de la gloire, nous est toujours chère. Nous pouvons la plaindre, mais la mé-

priser, jamais ! D'ailleurs, si la France impie nous outrage, la France catholique nous glorifie. Cette dernière est toujours la France de notre cœur, de nos espérances et de notre amour ; si pour nous, cette belle France a encore des entrailles de mère, nous avons constamment pour elle des cœurs de fils. Par elle nous continuons la chaîne indestructible de nos traditions ; en elle, nous saluons avec bonheur la patrie de M. de Peyre, de M. Lupé, du comte de Mun, de Lucien Brun, de Veuillot, de Nicholas, de Chesnelong, d'Emile Keller, de Claudio Jannet, et de M. de Foucault. (*Applaudissements*)

Que sont devenues la puissance et la grandeur du Portugal ? Où est le prestige du royaume catholique de Jean II et d'Emmanuel le Grand ? Du moment où les rois très catholiques de cette nation abandonnent la religion pour se faire persécuteurs et devenir les complices de l'infâme Pombal, la décadence s'avance et le Portugal n'est plus hélas ! aujourd'hui, que l'ombre de lui-même, se traînant à la remorque d'une nation protestante, qui le tient enchaîné à ses propres destinées.

Le socialisme dévore l'Allemagne, le nihilisme ronge la Russie, la franc-maçonnerie sape la France, le carbonarisme ravage l'Italie et les solidaires enlacent les Pays-Bas. Le vieux monde est sur un volcan.

Il n'est que trop vrai, hélas ! que la plupart des peuples du vieux monde ont manqué à leur mission : aussi voyez leur décadence ! Ils se sont égarés à travers les déserts ; ils ont perdu leurs voies faute de foi qui leur serve de boussole. Et, incapables de repentir, ils n'ont plus d'espérance dans le pardon. Sans vie religieuse, sans force morale, sans prestige extérieur, ils succombent sous le poids de leurs propres ignominies, victimes des faux principes qu'ils ont posés, entraînés par les conséquences funestes de leur révolte contre l'autorité. Rome était la clef de voûte de leur édifice ; les droits de Rome ont été odieusement violés. Et tant que le droit ne primera pas la force, tant que la religion du cœur, de l'esprit et de la foi n'enseignera pas aux peuples leurs devoirs et aux rois leur mission, tant que les prérogatives de Rome ne seront pas restaurées, le vieux monde n'a plus rien à espérer. Car, nous le savons, et avec DeBonald

nous l'affirmons. " Si leur révolution a commencé par la déclaration *solennelle* des droits de l'homme, elle ne finira pour eux que par l'affirmation *positive* des droits de Dieu." Autrement, pour eux, les états de leur bonheur et de leur prospérité ne se reconstruiront pas ; l'autorité n'existant plus, l'anarchie régnera jusqu'au moment effroyable où il plaira à Dieu de venir s'asseoir au gouvernail, selon cette parole profonde de la philosophie antique, représentée par Platon. C'est alors, que sortant des ruines que le siècle s'est fait, il se montrera dans tout l'éclat de sa justice, et que, balayant avec les orages de sa colère, puisque les rayons de son amour ne suffisent plus, les peuples infidèles, des nations nouvelles, auxquelles il donnera de nouvelles forces, de nouvelles grandeurs, un nouveau prestige, une nouvelle vie, un nouvel héritage, une nouvelle mission. (*Applaudissements.*)

N'avons-nous pas un exemple frappant de ces vérités dans la prise de possession de la terre promise par les juifs et de celle de ce pays par la France ? Où sont ces chefs fameux, ces guerriers farouches, ces nations nombreuses qui se partageaient alors le sol de l'Amérique ? Ne sont-elles pas disparues de la terre de leurs pères, ces tribus errantes, en ne laissant après elles qu'un vague souvenir de leurs cruautés et de leur malheureuse destinée, emportées sur la terre, comme la feuille de la forêt que le vent chasse çà et là sans laisser de trace ?

Une chose seule est restée comme monument funèbre du triste destin des Peaux-Rouges ; ce sont les noms des torrents, des rivières et des collines qui sont destinées à propager l'obscur et triste souvenir des anciens habitants d'Amérique. Les anciens se sont évaporés comme un rêve ; leurs carquois sont brisés, leurs flèches émoussées, leurs sources sont taries, leurs wigwams en poussière. Leur conseil ne s'assemble plus sur la rive et leurs cris de guerre n'effraient plus les échos retentissants de ces contrées.

Un flot envahisseur, guidé par une puissance supérieure, a chassés vers les lointaines solitudes de l'Ouest. On a profané jusqu'à leurs champs de morts ! Les blancs ont foulé aux pieds leurs cadavres, sans accorder seulement une larme de souvenir, ni l'aumône d'une

prière aux âmes farouches qui animaient jadis ces os calcinés ! Et pourquoi ? où est la philosophie humaine qui donnera la solution légitime, de cette double profanation. Encore une fois, sans la foi, sans l'invincible croyance aux dogmes mystérieux de la solidarité de la faute, de la réversibilité des mérites, de la justice du châtement, du gouvernement providentiel du monde l'explication n'est plus possible. Nous voguons sur la mer incertaine du doute, sans phare, sans guide, sans boussolles et sans gouvernail. La prévarication indienne explique donc seule leur châtement, comme sanction de l'éternelle justice et comme moyen de leur salut. (*Applaudissements.*)

O Canada qui a cru à ces dogmes, qui a reçu la foi pour guide, la religion pour moyen, cette terre pour héritage, qu'as-tu fait de tous ces biens ?

Est-tu resté fidèle à ta destinée, si soigneusement marquée par la Providence ? Ta religion, l'as-tu conservée pure ? Ta foi est-elle toujours brillante ? Dis-le, qu'as-tu fait de tes gloires ?

Canadiens, qui n'avez encore abdiqué ni votre cœur ni votre patriotisme d'autrefois, puisque vous êtes ici pour en porter le consolant témoignage, pourrez-vous répondre, avec confiance, aux doutes que je viens d'émettre ?

À constater la cordiale réception que la cité de Québec nous fait en ce moment, à voir la noble émulation dans tous les rangs de la société, pour organiser une grande fête, qui laissera d'ineffaçables souvenirs, l'harmonie qui semble régner parmi vous, l'air de gaieté répandu partout, l'on pourrait croire au bonheur réel du peuple Canadien, à son union intime, à son esprit de conservation, à sa force de cohésion, aux succès constants de sa vitalité, de sa force, de sa prospérité et de sa gloire !

Hélas ! pourquoi faut-il agiter à vos yeux, la furie des tempêtes ? vous découvrir l'abîme caché sous les fleurs ? sonder les plaies qui nous rongent ? palper le mal qui nous dévore ? indiquer de nouveaux combats ? se préparer à de nouvelles luttes ?

Ah ! c'est que la vie des peuples est aussi soumise à la grande loi de la lutte ; nous sommes soldats. Arrière les théories mentueuses des internationalistes, les rêveries de paix universelle, les sombres jongleries des utopistes, qui

préchant la conciliation et la paix, nous combattent dans l'ombre, croyant ainsi plus facilement nous vaincre. La condition de l'humanité, c'est la guerre. N'avons-nous pas péché contre les préceptes de cette salutaire loi, depuis plusieurs années ? Ne nous sommes-nous pas endormis au sein d'une fausse sécurité ? Les délices du nouveau régime ne nous ont-elles pas engourdis ? Avons-nous encore le même courage que les héros de nos luttes d'autrefois, qui, comme Ajax, demandaient la lumière pour mourir en plein jour ? Cette liberté politique qui nous fut octroyée avec le gouvernement représentatif, ne nous a-t-elle pas été fatale, en réveillant chez nous cet esprit de division, d'animosités et de haines qui nous conduit si rapidement à notre déclin, sinon à notre perte ?

N'avons-nous pas perdu de notre prestige ? Nos administrations sont-elles ce qu'elles devraient être ? Notre représentation, fruit de nos divisions, est-elle à sa véritable hauteur ? L'union qui a sauvé nos pères, n'est-elle pas disparue de notre province ? Ne sommes-nous pas attaqués des vieilles maldies qui dévore l'Europe ? le radicalisme ne s'infiltré-t-il pas dans nos rangs pour y détruire le sentiment religieux, le respect de l'autorité et l'amour de la Patrie ? (*Applaudissements*)

Le peuple canadien a-t-il le même respect pour son dévoué clergé, le même amour pour ses institutions, le même attachement à son sol, la même bonne foi dans ses transactions, la même simplicité dans ses mœurs ? L'indifférentisme ne s'attache-t-il pas à nos actes ? Cet ennemi n'est-il pas à la porte de la citadelle nationale, sans soldats, sans défense ?

Ce calme trompeur qui nous environne ne serait-il pas l'avant-coureur de la tempête ? Cet instinct du cœur qui a poussé les patriotiques organisateurs de cette immense réunion n'indiquerait-il pas qu'il est devenu nécessaire de mieux connaître nos forces, nos moyens d'actions, nos faiblesses, nos fautes et le secours que nous aurions droit d'attendre au moment du danger ? Notre âge d'or semble évanoui et l'on peut déjà regretter, hélas ! ces temps disparus et dire :

Ils ne sont plus ces jours où nos vieilles romances, Ouvraient leurs ailes d'or vers leur monde enchanté, Où tous nos monuments et toutes nos croyances, Portaient le manteau blanc de leur virginité.

Prenons-y garde, en effet ; nos fautes pèsent dans la balance. Nos divisions nous mènent à la ruine, notre luxe nous appauvrit, notre émigration tarit les sources de notre accroissement en deçà des frontières. Le dédain que nos populations affectent pour la culture du sol est le signe le plus certain de notre prochaine décadence si nous ne nous hâtons de réagir contre cet esprit malsain qui égare nos cultivateurs, qui sont encore cependant le nerf de notre pays et l'une de nos grandes espérances d'avenir. (*Vifs applaudissements.*)

L'émigration canadienne aux États-Unis nous a enlevé au-delà de 500,000 personnes, ce qui, ajouté à l'abandon de la culture de nos terres, à largement contribué à détruire nos forces vives, nos sources de revenu et notre prestige. De fait, la richesse sociale nous manque ;—Et, nous possédons déjà en germe les causes de la décadence des vieux peuples ;—l'esprit d'orgueil qui détruit les plus nobles sentiments, l'esprit de division qui nous conduit à l'abîme, l'esprit de parti qui nous mène à la mort.

Si l'exode de nos frères vers la république voisine n'était pas le vœu de la Providence, il serait plus qu'un crime, ce serait une faute irréparable au point de vue de nos forces, de notre grandeur, de nos richesses et de nos espérances nationales. Nos frères des États-Unis sont restés trop attachés à nous, trop patriotiques, trop fidèles à notre appel pour croire que nous ne serons jamais réunis sous le même drapeau. Que la Patrie leur ouvre donc son cœur et ses bras, et aux souvenirs de ses charmes et de ses affections, ils se sentiront encore épris pour elle d'un nouvel amour. Car leur patriotisme est aussi vivace que le nôtre. Nous nous devons ce tardif avertissement que nos frères des États-Unis nous valent sous tous rapports. (*Applaudissements.*)

Le patriotisme, voyez-vous, est une émanation de la vérité, un rayonnement du Ciel, une réminiscence de la Patrie, de ses gloires, de ses malheurs, de ses affections ; un lien puissant comme la vie, fort comme la mort, séduisant comme les caresses d'une mère, entraînant comme la voix d'une sœur, lumineux comme un rayon de soleil, suave comme un chant d'amour. Voilà pourquoi les méchants travaillent avec une infatigable audace à extirper du cœur

de l'homme l'amour de la Patrie pour arriver ainsi plus aisément à l'extinction complète du patriotisme, et par là, au nivellement de toutes les sociétés humaines, dans une effroyable cosmopolitisme, sans patrie, sans lien social, sans vérité, sans religion et sans Dieu. Telle est l'œuvre abominable entreprise par les sociétés secrètes qui pullulent de toutes parts.

Mais avant d'espérer aucun fruit de notre grande fête, avant de croire à la réunion de tous les Canadiens sur notre sol, compatriotes de la province de Québec, rendons-nous dignes de nos frères exilés, et offrons-leur les mêmes avantages matériels dont ils jouissent à l'étranger, où ils sont loin d'être heureux, mais, ou du moins, ils font vivre leurs familles par un travail soutenu et rémunérateur. Et de peur que plus tard l'histoire ne trouve une légitime raison de notre décadence et de notre anéantissement, comme châtiment de nos fautes, hâtons-nous de revenir à nos traditions, à notre passé, à notre mission. (*Applaudissements.*)

Mais afin de mieux éviter les maux qui nous menacent et pour répondre plus sûrement à nos destinées, comme peuple, faisons disparaître les causes de notre décadence et celle de l'exil de nos concitoyens. Ainsi bannissons le luxe, fixons à un taux raisonnable l'intérêt de l'argent, encourageons davantage la colonisation et l'agriculture; émancipons notre commerce et nos industries manufacturières de l'état de servage dans lequel ils ont été tenus jusqu'ici; que notre éducation devienne un peu plus pratique et au lieu de nous concentrer dans les villes où tout est apparat, mais où le bonheur n'existe pas, reprenons le chemin de la terre paternelle; remettons en honneur la charrue et ses accessoires; travaillons: le sol fécond n'attend que cela pour faire jaillir de son sein la prospérité et l'abondance. D'ailleurs travailler c'est prior. (*Applaudissements.*)

Armons-nous du bouclier de la vertu de nos pères; que l'union soit de nouveau notre devise; que la foi nous serve toujours de flambeau, le prêtre de guide, la religion de consolation; Et que l'alliance intime de l'Eglise et de l'Etat soit pour nous un inébranlable appui contre les déchirements de la tempête, qui gronde de toutes parts, sur la tête du monde.

Pour rattacher davantage le passé à l'avenir, répétons, en terminant, ce vœu du poète, qui résume si bien l'histoire de notre patrie.

Nos pères de la gloire nous ont montré la route,
Ils furent tous soldats, apôtres et laboureurs,
.....
Ils nous ont dit un jour, mourant au champ d'honneur,
Français: que dans vos cœurs la foi toujours
[leur,
[rayonne.
Leur vertu commença le temple du bonheur,
Ils en sont les piliers! Vous serez sa couronne.

(*Bruyants applaudissements.*)

M. Ferdinand Gagnon succéda à M. Thibeault et, profitant de la circonstance, expliqua les raisons de l'abstention des sociétés des Etats-Unis à cette fête patriotique.

MR. LE PRÉSIDENT :

Il se fait tard, le 24 Juin n'est plus, nous saluons l'aurore du 25 Juin. Au nom de mes compatriotes émigrés, je n'ai qu'une chose à constater, c'est leur opinion: la voici..... Ils ont compris, et ils comprennent encore mieux en ce moment, ce que le comité d'organisation a voulu faire et ce qu'il n'a pas voulu faire. A leur tour, ils désirent offrir les explications suivantes.

Dans les circonstances difficiles que leur fait l'expatriation, dans le devoir que leur impose l'expatriation considérable de ce printemps, vos frères émigrés ont dû s'abstenir, en très grand nombre, de venir affirmer leur patriotisme au berceau même de leur nationalité. Le sacrifice a été considérable. Revoir, en un tel jour, la patrie en fête, contempler cette foule de frères s'agenouillant, sous le regard de Dieu, pour demander à l'Arbitre des nations de protéger le petit peuple Canadien-Français dans l'avenir comme dans le passé; voir la joie et le patriotisme rayonner sur tous les fronts; admirer ce que le dévouement et l'énergie du comité et des citoyens ont produit de si beau, de si touchant et de si pittoresque; être le témoin de toutes les grandes et belles choses aujourd'hui offertes à notre admiration; certes, Messieurs, la tentation était forte pour la masse de vos frères émigrés et cependant ils ne sont pas venus. Ils se sont abstenus afin de prouver, par leur absence, aux cultivateurs de cette province qu'ils ont tort de s'en laisser imposer par les embaucheurs et les

faux mirages, que la position des émigrés dans la République n'est pas enviable et ils n'auraient pu entreprendre ce voyage sans s'endetter, presque la plupart.

Cette abstention est une leçon de haute portée et une preuve manifeste d'un patriotisme non équivoque, quoiqu'en ait dit certain écrivain mal inspiré

Et privés de participer à cette imposante démonstration, ils sont rassemblés sur divers points des Etats-Unis, ils déploient, au milieu des nationalités étrangères, nos couleurs nationales, nos devises patriotiques. (*Applaudissements.*)

Au milieu des villes, au sein des campagnes, toujours un contre mille, un contre cent, ils sont restés dignes du Canada Français. Que dis-je, messieurs, il y a plus que cela ; loin du pays natal, leur patriotisme s'est épuré..... Venant des campagnes, où le véritable patriotisme consiste dans l'attachement au sol, où les manifestations ne sont pas encore passées dans les habitudes, la plupart des émigrés ne connaissaient pas notre histoire si belle, notre passé si glorieux.

Aux Etats-Unis tout devait les porter, par le contraste d'une prospérité aux dehors pompeux, avec la modeste apparence de nos hameaux Canadiens, à devenir Américains, à oublier le Canada. Et c'est tout le contraire qui arrive.... A la voix des chefs, à la voix de la presse, avec le concours du clergé, nos compatriotes des Etats-Unis se groupent, se comptent, et font un pacte patriotique et ils deviennent plus attachés à leur nationalité. (*Applaudissements.*)

Ce n'est plus le seul attachement au patrimoine territorial, ce n'est plus ce patriotisme tout matériel et intéressé, qui est cependant si nécessaire à un pays, non. C'est un patriotisme raisonné, c'est un attachement sincère, plein de manifestations éclatantes, à ce patrimoine moral, à cette patrie du cœur : la foi, la langue, les traditions et l'honneur du nom. (*Applaudissements.*)

Ah ! Messieurs, ils sont nombreux les sacrifices que vos frères des Etats-Unis se sont imposés pour exprimer les trois sentiments du patriotisme qui les anime.

Comme autrefois Andromaque à la cour de son vainqueur, les Canadiens émigrés ont voulu posséder partout où

ils sont en nombre... une autre Troie, une autre patrie. Ils appellent "Petit Canada" tous les quartiers des villes où ils sont quelque peu agglomérés. Ils voudraient faire revivre partout des noms chers à leur enfance.

A la voix du prêtre, ils ont élevé des églises Canadiennes qui rivalisent en beauté et en richesse avec les temples des riches sectes protestantes. Ils se sont organisés en associations de secours mutuels, en associations littéraire, eux pauvres artisans, en sociétés musicales, qui ne connaissent que l'harmonie des lourds marteaux et des outils criards du charpentier. Ils ont fait encore plus, ils ont élevé, en quelques endroits, des convents, et le mouvement se propage encore. Et ils ont fait tout cela, sans richesse, avec le sacrifice du dévouement. Aujourd'hui même, les Canadiens de Worcester travaillent d'un commun accord, et le profit de leurs sueurs honorables ira grossir un fonds destiné à l'érection d'un couvent que des servantes de Ste-Anne au Canada, viendront occuper dans quelques mois. (*Applaudissements.*)

Ne sont-ce pas là, Messieurs, des actes du plus pur patriotisme, du plus admirable dévouement. (*Très vifs applaudissements.*)

Je parle de nos frères émigrés sans flatterie, vivant avec eux depuis 12 ans, comme journaliste, je suis de leur nombre, mais je dois dire la vérité aux Canadiens des deux pays, avec une égale impartialité. Messieurs, respectez plus que par le passé, ces enfants de votre mère que les circonstances ont éloignés de vous. Presque chaque famille compte là-bas un frère, une sœur, un parent. Ils sont vos frères, et s'ils n'ont pas réussi, s'ils n'ont pu vivre au pays, rappelez-vous que leurs défauts, leur manque de calcul, leur inconstance, sont des défauts inhérents à notre caractère et que ce n'est pas le fait de leur émigration qui doit vous rendre indifférents à leur égard.

On a discuté, depuis quelques mois, le nombre des Canadiens expatriés. Quelques journalistes sont d'opinion qu'il n'y a que 240,000 Canadiens aux Etats-Unis. Ce chiffre est certes fort élevé et cependant combien nous serions heureux s'il était exact. Mais hélas ! ne nous dissimulons pas la vérité.

D'après des statistiques que j'ai obtenues, à l'occasion de cette fête, je puis vous assurer qu'il y a plus de 400,000 Canadiens-français aux Etats-Unis.

Quatre cent mille!!! compatriotes en ce jour de réjouissances nationales, alors que nous glorifions tous ces braves aïeux, et ces contemporains illustres qui ont sacrifié leur vie, et leurs talents, plusieurs leur liberté, pour conserver *nos institutions, notre langue et nos lois*, en ce jour solennel, où réunis dans une même pensée, sous le même drapeau, dans le patriotisme et la corde, nous comptons nos forces, n'est-il pas pénible de constater ce chiffre de 400,000 des nôtres, dont les forces, l'énergie, l'habileté font la richesse de l'étranger.

En faisant un retour sur les causes de l'émigration, sur ce départ des enfants du sol, n'allons pas dire, messieurs, c'est la routine, c'est l'esprit d'aventures, c'est la mauvaise culture qui les font partir.

Non, que les classes dirigeantes de la Province de Québec n'aillent pas ainsi se laver les mains, comme autrefois Pilate. Nous sommes tous coupables, avouons-le.

Rendons hommage à St. Jean-Baptiste, le protecteur de notre nationalité, à notre clergé missionnaire, à tous les laïques dévoués, qui ont su conserver les 400,000 Canadiens émigrés fidèles à nos traditions, à notre foi, à notre langue.

Mais hélas ! combien ils sont méconnus de leurs frères du Canada.

Depuis deux jours, à Montréal et à Québec, j'ai eu l'occasion de converser avec des hommes instruits, des prêtres, des médecins, etc., etc. On ne connaît pas les noms de nos paroisses, on ne pense pas à nous. La Province de Québec oublie ses enfants en exil. Notre presse du Canada ne parle des Canadiens émigrés que pour constater leur départ du pays.

Personne ne s'inquiète de nous, de nos œuvres, de nos efforts pour rester Canadiens.

Messieurs, cet apathique oubli est cruel pour ceux qui dirigent le mouvement religieux et national sur la terre étrangère.

Canadiens des deux pays, formons donc une alliance de sentiments plus intimes que par le passé. Comme le disait, en 1874, un patriote apôtre, M.

l'abbé Primeau, de Worcester, formons l'alliance sacrée de l'avenir.

Aimons-nous davantage, connaissons-nous mieux, et des deux côtés de la ligne 45^{me} portons plus haut l'étendard de notre nationalité, inscrivons-y la devise : Union et Respect.

Et alors nous passerons à travers les obstacles qui s'accroissent contre notre existence nationale, nous ferons respecter nos droits aux Etats-Unis comme au Canada....

Fils dévoués d'une même Patrie,
Par le destin, séparés, dispersés,
Aimons bien tous cette mère chérie.
Sa vieille gloire et ses beaux jours passés.

Laissons l'envie attaquer la bannière
Qui nous guida vers l'immortalité,
Pour la Patrie, ayons une pierre,
Et parmi nous de la fraternité.

Nous n'avons pas besoin de dire qu'il y eut d'autres discours remarquables, de la part du comte de Fouchault, de M. Jannet, de l'hon. M. P. J. O. Chauveau, de M. Chouinard et de M. Pouliot, mais que nous n'avons pu nous procurer à temps. Ils paraîtront dans l'*Album Illustrée* de la Fête Nationale.

CONVENTION NATIONALE.

Le compte rendu des délibérations de la Convention Nationale paraîtra dans notre prochaine livraison.

Maximes et Pensées.

Agir sans avoir réfléchi, c'est se mettre en voyage sans avoir fait ses préparatifs.

Bien nés sont ceux qui, du premier mouvement, font une bonne action, et, après avoir réfléchi, la font encore.

C'est au ciel que l'homme doit chercher son secours ; ce n'est pas un bâton fragile qu'il nous faut pour traverser la terre, ce sont des ailes ; et deux ailes que proclament les sages : la *Foi* et la *Charité*.

NOTRE PRIME.

Nous recevons information que la 2e édition de la PRIME, que nous avons jugé à propos de faire imprimer, nous sera livrée dans quelques jours.

Aussitôt que nous l'aurons reçue, nous nous empresserons de l'adresser à tous ceux de nos abonnés qui ont payé l'abonnement de l'année courante, et qui n'ont pas encore reçue cette Prime.

Nous invitons de nouveau ceux qui n'ont pas encore fait de remise, de s'empresser de payer leur abonnement durant le mois d'août, afin de profiter du précieux avantage que nous leur offrons d'orner leur demeure d'un MÉDAILLON aussi précieux. Nous cesserons au 1er septembre d'accorder cette Prime, à cause du trouble et des dépenses que cela occasionne.

Pour l'année prochaine, nous nous proposons d'offrir à nos lecteurs une PRIME toute spéciale, et qui plaira indubitablement. Nous en donnerons connaissance le mois prochain.

L'ADMINISTRATION.

UNE REFLEXION.

On sait, généralement, que l'*Album des Familles* n'est pas seulement une publication destinée à procurer de récréatives lectures, mais qu'il est par-dessus tout un puissant agent de propagande, destiné à combattre les doctrines anti-religieuses et anti-sociales qui se font jour tant en ce pays qu'à l'étranger.

Personne n'ignore qu'un journal qui est répandu, devient une puissance pour la cause qu'il a mission de défendre.

Malgré tout cela, nous regrettons de voir l'apathie qui règne parmi la population à aider ainsi la presse qui se charge de la défense des bons principes et de la moralité publique. On dirait que cela ne la regarde pas! Ce sont précisément ces déplorables dispositions qui font accroître l'audace des ennemis de l'ordre social, croyez-le.

Si on voulait comprendre cette nécessité, on s'empresserait alors à faire connaître les avantages d'une telle presse, en sollicitant en sa faveur des abonnements parmi ceux capables de souscrire, ce qui donnerait la vie à la presse religieuse, dont la mission principale, en ce pays, est de combattre le

mal désastreux que cause la mauvaise littérature dans les familles.

Est-ce qu'une publication du genre de l'*Album* ne devrait pas se trouver dans toutes les paroisses? dans toutes les familles?

Sont-ce les moyens qui manquent? Oh! non; surtout dans les villes.

Lorsque des cirques viennent s'installer dans les cités, vous y voyez toute la population s'y rendre en foule!..... et fournir ainsi des sommes de huit à dix mille piastres par jour à ces saltimbanques ou bouffons d'occasion. On dirait, vraiment, que cette population bruyante, qui court ainsi dépenser son argent malgré la dureté des temps, n'est pas en possession de son bon sens. Pourquoi voir? Des figures flétries de danseuses ou les farces grotesques et déplacées des autres paillasons du cirque.

Quand on songe à l'apathie que l'on manifeste pour les plaisirs du cœur, les délassements de l'esprit et les jouissances de l'intelligence, il est facile de voir que le niveau de la moralité publique est grandement baissé.

Nous avons tenté l'essai de payer les écrits de nos collaborateurs, en fournissant ainsi à nos lecteurs des romans inédits et franco-canadiens, tels que publiés durant ces derniers six mois. Mais voilà que nous sommes forcément obligé de rompre tout contrat ultérieur, recevant à peine la somme nécessaire pour faire face aux dépenses de l'imprimerie, qui absorbent au-dessus d'une centaine de piastres chaque mois.

Nous reviendrons sur le sujet.

Nous apprenons que le gouvernement du Canada, d'après l'avis de M. le docteur Taché, sous chef du département de l'agriculture et des statistiques, a pris le contrôle exclusif du lazaret de Tracadie. Cette maladie contagieuse qu'on appelle vulgairement la lèpre, mais qui est connue en médecine sous le nom d'éléphantiasis des Grecs, a été étudiée à fond par le docteur Taché. Il a consacré plusieurs mois sur les lieux à l'étude de cette maladie terrible, et dans quelque temps la science médicale pourra compter sur un ouvrage spécial sur la matière; l'auteur, M. Taché, est l'homme le plus compétent, non-seulement du Canada, mais peut-être de l'univers entier pour traiter semblable question.

MON CŒUR ET MA ROSE.

Paroles de Mlle. JAQUET.

Musique de Georges ROSE

CHANT.

PIANO.

The first system of music consists of a vocal line and piano accompaniment. The vocal line is written on a single staff in G major (one sharp) and 2/4 time. It begins with a whole rest followed by a half rest, then a quarter note G, a quarter note A, and a quarter note B. The piano accompaniment is written on two staves (treble and bass clef). The right hand plays a rhythmic pattern of eighth notes, while the left hand plays chords. The system ends with a double bar line and a C-clef.

Ma-man, toi dont la main ché - ri - - e Guide en-cor mes pas chan - ce -

lants — Ac - cep - te ma ro - se jo - li - - e Com - me le

plus beau des pré - sents — Je viens de la trou - ver é -

clo - se, Et j'ai dû la cueil-lir pour toi — Je

te vois maman dans la ro - - - se, Et le pe-tit bouton, c'est

moi — Je te vois ma-man dans la ro - - - se, et le pe-

tit bou-ton, c'est moi.

II

Quand j'effeuille une marguerite,
 Je vois qu'on rit tout bas de moi.
 On dit que je suis trop petite,
 Je ne sais pas du tout pourquoi.
 Je lui demande si je t'aime,
 Elle me dit assurément !
 Et je sais fort bien en moi-même } Bis
 Qu'elle dira pas ionnement.

III

Comme cette fleur embaumée
 Qui pour toi garde son odeur,
 Je veux ma mère bien-aimée
 A toi seule donner mon cœur.
 Je voudrais avoir autre chose
 Mais hélas je fais pour le mieux
 Je n'ai que mon cœur et ma rose } Bis
 Mère accepte les tous les deux.

NOCES D'OR.

REV. MESSIRE J. BOUCHER.

I



JEUDI de la semaine dernière, le 22 juillet, la population de la paroisse de Louiseville, (Rivière du Loup,) célébrait le cinquantième anniversaire de la consécration sacerdotale de son digne pasteur, le Rév. M. J. Boucher. La ville présentait un charmant coup d'œil: de toutes parts on ne voyait que drapeaux, oriflammes, inscriptions, arches de verdure, etc., etc.

Dès la veille, Mgr Moreau, évêque de St. Hyacinthe, qui avait été invité à remplacer Mgr Lafèche, actuellement au Manitoba, arriva au milieu de cette heureuse population, au son des cloches et de la fanfare, et au bruit du canon, et fut escorté au presbytère par une compagnie du 86e bataillon.

Le grand jour arrivé,—dit le *Courrier de Montréal*,—les rues de la ville commencent à se remplir d'une foule joyeuse, et à neuf heures, l'église où devait se célébrer les Saints Mystères, était encombrée; plusieurs centaines de personnes, qui n'avaient pu trouver place dans l'enceinte, stationnaient aux alentours. Le temple était richement décoré. Pas moins de 150 membres du clergé avaient pris place dans le sanctuaire.

Dans la nef, on remarquait plusieurs laïques distingués: des députés, des maires de diverses paroisses etc., etc., et cent cinquante citoyens des paroisses de St. David et de St. Guillaume, ayant à leur tête leurs maires respectifs venus pour prendre part à la belle fête que l'on célébrait en l'honneur de leur ancien pasteur.

II

Une messe solennelle fut chantée avec beaucoup de succès, et la fanfare du 86ème fit entendre de beaux morceaux.

M. le Grand Vicaire C. O. Caron donna le sermon de circonstance, dans

lequel il accorda un juste tribut d'éloges au digne Curé dont on célébrait le glorieux anniversaire, et expliqua le rôle du prêtre dans la société.

Après le service divin eut lieu la présentation des Adresses. M. E. Caron, M. P. P., lut celle des paroissiens de la Rivière-du-Loup. En même temps on présenta au héros de la fête un magnifique bouquet et un riche calice d'or. Vinrent ensuite celles des citoyens de St. David et de St. Guillaume, puis du 86e bataillon; cette dernière fut lue par le Colonel F. Houde. Le Rév. M. Boucher répondit avec émotion à ces nombreux témoignages d'estime et de vénération.

Dans l'après-midi, Mgr Lafèche envoya au Rév. M. Boucher la dépêche suivante:

"Winnipeg, 15 juillet 1880.

"Mgr. Taché et son clergé unissent leurs félicitations aux miennes à l'occasion de votre beau jubilé sacerdotal.

"L'ÉVÊQUE DES TROIS-RIVIÈRES."

D'autres télégrammes furent reçus de Mgr. Taschereau, Mgr. Fabre, Mgr. Duhamel, Mgr. Racine, Mgr. Larocque, Mgr. Raymond, Mgr. Cazeau et de plusieurs autres membres du clergé, ainsi que d'un grand nombre de laïques, parmi lesquels se trouvent l'hon. Premier Ministre de Québec, les honorables P. J. O. Chauveau, Charles B. de Boucherville, juge Polette, etc.

III

Le Rév. M. Boucher naquit à la Baie du Febvre, en 1794. Il fut ordonné prêtre en 1830, par Mgr. Sinaï, puis entra au vicariat des Trois-Rivières, où il demeura pendant cinq ans. Il desservit ensuite pendant 20 ans la paroisse de St. David, qui comprenait dans le temps St. Guillaume, St Pie de Guire et Acton.

Il y a vingt-cinq ans que la ville de Louiseville, (Rivière-du-Loup), a le bonheur de l'avoir pour pasteur. Il a toujours été le meilleur des pères pour les fidèles confiés à ses soins, et la magnifique démonstration de jeudi dernier est un éclatant témoignage de l'affection et de la reconnaissance que lui portent tous ceux qui ont eu le bonheur de se compter au nombre de ses paroissiens.

NOCES D'OR

DE LA

RÉVÉRENDE SŒUR THIBODEAU,

DU

Monastère des Sœurs Grises

D'OTTAWA.



UNE cérémonie touchante avait lieu jeudi dernier, le 29 juillet, à la Basilique d'Ottawa. C'était la fête du 50e anniversaire de la profession religieuse de la Révérende Sœur Thibodeau, l'une des fondatrices de la Communauté des Sœurs de la Charité de cette ville.

Une messe pontificale fut célébrée au milieu d'un concours immense. Des députations de plusieurs Communautés-sœurs de la province de Québec assistaient à l'office divin, ainsi qu'un grand nombre de Sœurs Grises appartenant aux différentes missions de la maison-mère d'Ottawa, qui s'étaient empressées de venir honorer celle qui était l'objet de cette fête, et qui depuis si longtemps leur donne l'exemple de toutes les vertus.

Le Rév. Messire Dawson donna le sermon de circonstance, en anglais, et le Rév. Père Andet, de l'Ordre des Oblats, parla en français.

Ces deux prédicateurs retracèrent, dans un langage plein d'onction, les admirables vertus pratiquées par cette vénérable Religieuse durant la longue carrière qu'elle a parcourue.

Après la messe, la fête se continua au Monastère, et un joli petit poème lui fut présenté et lu devant la Communauté assemblée. Nous en détachons les stances qui suivent :

I

As-tu, vierge du Christ, gardé la souvenance
De ces jours du jeune âge, où la voix de ton Dieu
T'invitait doucement, au sortir de l'enfance,
A l'enfermer en ce saint lieu ?

Te souvient-il comment, pour combler ton attente,
Lorsqu'après le bonheur, jeune, tu soupirais,
A ton âme indécise et toute balotante
Le monde étala ses attraits ?

Oui, le monde à tes yeux présenta cette pompe,
Cette gloire d'un jour, ces charmes séduisants,
Dont la vaine apparence, hélas ! abloûit, trompe,
Et causé tant de maux cuisants.

Te souvient-il, dis-nous, des mystiques paroles
Que Jésus fit entendre à ton cœur généreux,
Pour le désenchanter de ces plaisirs frivoles
Impuissants à nous rendre heureux ?

II

Ton oreille attentive entendit l'harmonie,
Dont sur terre l'écho descend parfois du ciel,
Ton regard entrevoit la région bénie
Où coulent le lait et le miel.

Ton cœur eut l'avant-goût de ces chastes délices
Dont Jésus comblera ceux qui l'auront aimé ;
Dès lors, pour surmonter douleurs et sacrifices,
Ton noble cœur était armé.

Oui, dès lors, tu compris que le bonheur du monde
N'est que déception, mensonge et vanité ;
Dès lors, tu méprisas, comme une boue immonde,
Sa passagère volupté.

III

Renonçant ici-bas à toute jouissance,
De ta liberté même immolant tous les droits,
A ton Dieu tu promis entière obéissance,
Sous l'aimable joug de la Croix.

Oui, jeune encore, tu fis ce triple sacrifice,
O femme généreuse ! et sur ce fondement
De ta perfection s'éleva l'édifice,
Superbe, divin monument.

Et, pendant cinquante ans, ce Dieu de ton enfance,
Sur ton cœur noble et pur eut des droits absolus ;
Et tu ne demandas jamais pour récompense
Que de l'aimer de plus en plus.

Ah ! tu dois maintenant, tu dois être ravie,
Quand va se terminer ton terrestre séjour ;
Car pour toi, tu le sens, le déclin de la vie
N'est que l'aurore d'un beau jour.

Le soir, à 6 heures et demie, une nombreuse délégation des catholiques de la ville se rendit à la Communauté pour présenter à la Sœur Thibodeau l'Adresse suivante, qui fut lue dans les deux langues :

TRÈS RÉVÉRENDE SŒUR,

Les Catholiques d'Ottawa désirent se joindre à l'expression des vœux que forment aujourd'hui les Religieuses, Elèves, Vieillards et Orphelins de la vénérable maison dont vous êtes depuis trente-cinq ans l'un des principaux soutiens et appuis, pour vous offrir leurs félicitations et vous exprimer leur profonde gratitude, à l'occasion du cinquantième anniversaire de votre profession religieuse.

Si vous vous êtes étroitement identifiée durant ce fructueux laps de temps, avec chacune des admirables Institutions de

charité nées de l'Alma Mater dont vous jetez vous même les bases, avec la regrettée Sœur Bruyère, le 20 juin 1845, vous avez aussi invariablement consacré vos veilles à prodiguer des consolations et à faire naître des espérances chez la population d'Ottawa, aux jours d'épreuves.

Depuis les jeunes années de Bytown jusqu'à cette date mémorable, qui fera désormais époque dans les annales précieuses de votre belle Communauté, il n'est pas une famille à Ottawa—à moins qu'elle ne soit entrée d'hier—qui n'ait eu recours à votre apostolat de charité pour faciliter à quelqu'un de ses membres le passage du temps à l'éternité.

Nous aimerions aussi à redire ici votre sollicitude si éclairée et si maternelle pour ces petits êtres laissés à la charité publique et que les poignantes supplices de la veuve mourante vous ont engagée à recevoir dans cet Orphelinat, d'où un bon nombre comprennent aujourd'hui le sens des hymnes de reconnaissance qui s'élèvent partout en votre honneur et réveillent les plus vives émotions. Nous nous réjouissons de vous voir toujours poursuivre avec l'ardeur d'une âme généreuse cette carrière toute de dévouement et d'abnégation, et nous ne l'interrompons un instant que pour vous en témoigner notre admiration et vous offrir l'hommage de notre respectueux attachement et de notre sincère et perpétuelle reconnaissance.

En faisant des vœux pour vous voir habiter bien des années encore cette maison chère à nos cœurs, et dont vous êtes depuis si longtemps l'édification et l'appui, les Catholiques de la Capitale sollicitent la permission de vous offrir une humble offrande, comme bien légère preuve de leur reconnaissance.

Pour les Catholiques d'Ottawa,

P. BASKERVILLE,
Président.

J. W. PEACHY,
Secrétaire.

Ottawa, 29 juillet 1880.

L'hon. John O'Connor, du Conseil Privé, et M. le Dr. J. C. Taché répondirent à l'Adresse au nom de la Révérende Sœur Thibodeau.

Le temps et l'espace nous manquent pour offrir un plus long rapport. Dans notre prochaine livraison nous publierons une Esquisse historique sur les œuvres de cette Communauté, ainsi qu'une Notice biographique de la sœur Thibodeau.

Nécrologie.

IN MEMORIAM!

—
O Dieu accordez-leur un repos éternel ;
Et permettez que la lumière divine brille à jamais sur eux.
—

Madame R. Masson.

Nous avons eu le regret d'apprendre la mort, arrivée samedi midi, le 24 juillet, à Terrebonne, de Madame Marguerite-Louise-Rachel McKenzie, épouse de l'Hon. M. R. Masson, l'un des Conseillers Privés de Sa Majesté. Madame Masson était la fille aînée de feu le Lt.-Colonel Alexander McKenzie. Elle n'était âgée que de 45 ans.

Nous n'avons pas besoin de dire à quel point nous sympathisons à la grande douleur qui vient de frapper l'Hon. M. Masson, et le pays entier s'associera à la rude épreuve domestique qui vient de fondre sur lui. La perspective de cette perte, que les ressources de l'art et les soins de toutes sortes semblaient ne pouvoir éviter, n'a pas peu contribué à la retraite soudaine de l'Hon. M. Masson du cabinet de Sir John A. McDonald. Ce sont de ces coups qui exigent le recueillement de la vie privée et que rien ne peut alléger que les larmes et la prière. Nous souhaitons à l'ex-Président du Conseil Privé le courage et la force dont il a besoin pour passer à travers cette dure épreuve ; car il vient de perdre une noble et digne compagne, remarquable par son esprit, mais surtout par son cœur. Elle était l'ange du foyer domestique, aimable pour tous, douce et dévouée et toujours prête à s'oublier pour le bien-être de son époux et de ses enfants. Elle s'est éteinte dans le Seigneur, emportant avec elle le regret, non-seulement de sa famille et de ses amis, mais encore des pauvres pour lesquels elle était une Providence vivante.

F. M. Derome.

Au moment d'imprimer la dernière feuille de cette livraison de l'*Album des Familles*, nous apprenons avec une très vive douleur la mort de M. François-Magloire Derome, avocat, de Rimouski, décédé jeudi, le 29 juillet.

PAGE

MISSING

PAGE

MISSING